

LA FOIRE-EXPOSITION DE CASABLANCA (1915)

[Création d'un musée commercial]
(*Le Figaro*, 27 mai 1915)

Comme corollaire à cette exposition de Casablanca, que nous annoncions l'autre jour, le général Lyautey a décidé d'organiser dans cette ville un musée permanent du commerce français.

Dans ce but, il vient d'envoyer en France une mission à la tête de laquelle se trouvent MM. Luret, directeur du contrôle de la Dette marocaine, et Toulza, inspecteur des douanes du Maroc.

Ceux-ci ont déjà passé à Marseille, Lyon, Saint-Étienne. Ils ont trouvé partout, auprès de la grande industrie et du haut commerce, le plus grand empressement à collaborer à l'œuvre si intéressante du général Lyautey. Ils voyagent en ce moment dans le Centre et vont se rendre à Bordeaux et dans le Sud-Ouest, où ils établiront aussi les relations les plus étroites entre les industriels ou les Chambres de commerce de la Métropole et le Maroc, en vue d'assurer à nos nationaux le bénéfice des affaires qu'ont dû abandonner là-bas les Austro-Allemands.

MAROC

Les événements et les hommes
L'Exposition franco-marocaine de Casablanca
(*Les Annales coloniales*, 18 septembre 1915)

Parmi les hôtes que l'Exposition franco-marocaine attire à Casablanca, signalons : M. Maurice Long, député, rapporteur, du Budget marocain à la Chambre ; M. Landry, procureur général à Rabat ; M. Leheup, directeur des Monopoles des Tabacs*, à Tanger ; M. Gauran, directeur de la Banque d'État ; Si Zaki, président du Comité des Travaux publics à Tanger ; M. Luret, directeur du Contrôle de la Dette ; M. le général Gueydon de Dives, M. le colonel Jouinot-Gambetta, commandant la subdivision de Rabat ; M. le colonel de Lamothe, commandant la subdivision de Marrakech ; M. le colonel Thouvenel, commandant la région de Meknès, et son chef d'état-major, M. le commandant Scultz [sic : Schultz ?] ; M. l'intendant Grandclément ; M. Daniel Saurin, avocat du Comité de Tanger, délégué à l'Exposition.

S. M. le Sultan Moulay Youssef, voyageant incognito, a visité également l'exposition. Mais ce n'est que dans le courant du mois que S. M. Moulay Youssef visitera officiellement Casablanca et l'Exposition franco-marocaine, avec toute la pompe impériale.

Si Hadj Abdelsadack, pacha de Tanger, et Si Hadj Thami El Glaoui, pacha de Marrakech, et leur suite sont aussi arrivés. Ils sont les hôtes de Si Omar Tazi, pacha de Casablanca ; ils sont venus pour visiter la ville et l'exposition.

L'ŒUVRE FRANÇAISE AU MAROC
À l'Exposition de Casablanca
Pourquoi une exposition ?
(*Le Journal des débats*, 12 novembre 1915)

« Pourquoi une Exposition à Casablanca ? »
par André Lichtenberger

C'est sans doute la question qu'il y a quelques mois se posa plus d'un Français, quand pour la première fois il en lut la nouvelle. Et peut-être plus d'un tout d'abord en éprouva quelque étonnement mélangé de malaise. Était-ce bien au moment où le meilleur de notre sang coulait à flots sur les champs de bataille de Flandre et d'Alsace qu'il convenait d'organiser une de ces fêtes pacifiques du travail, qui, tout de même, font penser à des foires du plaisir ?

Sans doute qu'un peu de réflexion suffit à chacun de nous pour entrevoir les raisons de cette manifestation. Essayons cependant de les préciser.

Lorsqu'éclata la guerre européenne, la situation du Maroc se posa angoissante.

De toute évidence, c'était sur les champs de bataille européens que de sort du Protectorat comme celui de notre pays tout entier allait se jouer. Pas un instant le général Lyautey n'eut la pensée de marchander au gouvernement les troupes qu'il lui demandait. En quelques semaines, les deux tiers du corps d'occupation eurent franchi les mers. Depuis quinze mois, ils ont figuré glorieusement sur notre front partout où se sont produits les chocs les plus sanglants. Mais aux deux tiers vidé de son armée, qu'allait devenir le Maroc ? Fallait-il, comme la tentation en vint à quelques-uns, l'évacuer partiellement ? Il est impossible, aujourd'hui, d'envisager sans frémir la portée de cet acte de faiblesse. Que serait-il advenu, non peut-être du Maroc seulement, mais du prestige de la France dans toute l'Afrique du Nord si nous avions fourni à la menace et à l'intrigue allemandes en même temps qu'à la malveillance de nos adversaires indigènes cette preuve irrécusable de notre impuissance ?

Dans sa conférence d'inauguration de l'Exposition, M. Guillaume de Tarde, secrétaire adjoint du Protectorat, retraçait il y a quelques semaines l'angoisse des 48 heures de réflexion que s'accorda le général Lyautey, et pendant lesquelles s'est peut-être jouée la destinée de notre empire africain.

L'idée collective était de partir, de tout abandonner, de courir à la France menacée en laissant tout. Ce ne fut pas l'idée du chef.

« Cette idée, dit M. de Tarde, la voici : le but Envoyer en France le plus de troupes actives. Pour cela, conserver toutes nos positions militaires extrêmes, « l'armature », car le moindre craquement aux avant-postes serait fatal. Le Maroc est d'ailleurs la clef de voûte de l'Afrique du Nord. Sait-on quelles conséquences mondiales entraînerait son abandon ? Mais le Maroc vide de troupes est comme une écorce sans bois. Pour l'étayer, conserver toutes nos positions économiques, [il faut] mobiliser, en quelque sorte militariser le commerce, l'agriculture et l'industrie. Et plus tard, qui sait, si la guerre dure (car il faut toujours prévoir le pire), travailler, construire, agir, en respectant la liberté d'action qu'elle nous donne. »

Telle fut la politique qui prévalut. C'est elle qui nous a conservé le Maroc. C'est elle qui a déterminé le jaillissement de l'Exposition de Casablanca.

Tandis que sur le front berbère, un mince rideau de troupes actives continuent, au prix d'un rude et incessant effort, de tenir en respect l'adversaire, à l'intérieur un redoublement d'activité économique achèverait, d'une part, de nous mettre en main le pays et, d'autre part, témoignant de l'entière liberté d'action de la France, rassurerait

nos amis indigènes, impressionnerait les indécis, terrifierait les malveillants. De cette activité, quel couronnement plus éclatant, plus topique, plus adapté à la mentalité du pays que l'entreprise d'une exposition qui donnerait à notre commerce l'occasion de faire voir quelles ressources il pouvait opposer aux firmes austro-allemandes détrônées, imprimerait matériellement, dans l'imagination des populations accourues de tous les coins de l'empire chérifien, l'image de la richesse et de la puissance de la France ?

« Un chantier ouvert en ce moment au Maroc nous économise un bataillon. » Cette formule du général Lyautey résume la signification militaire de sa politique économique. Elle met en pleine lumière la raison d'être de cette bataille pacifique : l'exposition de Casablanca.

Mettez- vous à la place des populations impressionnables et circonspectes à la fois, si longtemps travaillées par l'influence allemande, incessamment alimentées contre nous de toutes les armes destinées à nous combattre depuis le tract de propagande jusqu'au fusil. Comment, à l'annonce de la guerre européenne, n'eussent-elles pas éprouvé un immense frémissement ? Elles ont mesuré la force germanique ; les menaces allemandes n'ont jamais été vaines. Les protégés du grand empereur subissent un traitement privilégié. Sous les coups du redoutable visiteur de Tanger, n'allait-on pas voir en quelques semaines s'écrouler la fragile domination de la France ? Déjà ses troupes ne se rembarquaient-elles pas hâtivement ?

Or, voici ce que l'on vit en quelques jours : les Austro-Allemands arrêtés en compagnie des plus turbulents de leurs protégés, deux des plus notoires convaincus d'espionnage et fusillés ; d'imposants guerriers barbus (nos territoriaux) débarquent de France pour remplacer nos jeunes recrues. Puis bientôt quelques milliers d'Allemands débarquaient aussi ; ils allèrent, sous bonne garde, casser des cailloux. De toute part, on poussait les travaux, on traçait des routes, on poursuivait les chemins de fer. Et voici qu'à Casablanca même, sur quelques hectares de terrain vague, surgissait en quelques semaines une ville de rêve, pleine de curiosités, de richesses, de fêtes, de prodiges. Il faudrait n'avoir aucune connaissance de la mentalité arabe pour méconnaître à quel degré cette succession de phénomènes a dû les frapper. De quel rayonnement magique luit pour elle celui qui couronne et surmonte l'édifice l'Exposition ?

L'autre jour, j'ai assisté à la visite inaugurale que le général Lyautey en fit faire au sultan, Au milieu des fanfares de ses territoriaux et de la musique indigène, parmi les uniformes écarlates à parements verts de la garde noire, l'entrée du cortège officiel éclatant d'or, de blancheur et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel fut un spectacle digne des Mille et une Nuits. Deux heures durant, au pas de course, le résident promena son hôte à travers les stands..Peut-être bien qu'à la fin, sur le débonnaire visage du souverain, l'épuisement l'emportait encore sur l'admiration. Il conservera de ce record une impression d'autant plus ineffaçable.

Ineffaçable aussi celle que le harem gardera de l'Exposition. Un vendredi soir, à six heures, une sonnerie de clairon donne à tous les visiteurs le signal du départ. Des agents et des eunuques vérifient avec soin que nul indiscret ne demeurerait caché dans quelque recoin. Et parmi les allées discrètes, sous les feux de l'électricité, ce fut l'éparpillement des sultanes. Depuis les soieries lyonnaises jusqu'au pianola, en passant par la parfumerie et la machine à découper les cigarettes, quel émerveillement !

Du fond de l'Atlas., sont venus les grands caïds du Sud. L'autre après-midi, nous sommes allés leur rendre visite dans le magnifique campement qu'ils ont installé aux portes de l'Exposition. Avec le cérémonial d'autrefois, ils nous ont offert le thé à la menthe accompagné de friandises et d'aspersion d'eau parfumée ; et tandis que brûlaient des parfums, ils nous disaient leur admiration. Plus éloquentes que leurs paroles, étaient leurs acquisitions. Parmi les tapis de prix et les armes magnifiques, il me fallait bien remarquer — avec autant de satisfaction que de navrement — quelques pièces flamboyantes neuves de mobiliers européens.

Les bourgeois de Fez arrivent à l'Exposition en innombrables caravanes. Si les seigneurs de Marrakech figurent des barons féodaux, ceux-ci représentent au Maroc les communes de Flandre. Ils ont l'esprit pratique, concret, avisé. Beaucoup d'entre eux déjà ont des intérêts dans les firmes européennes. L'Exposition leur rendra sensibles les immenses bienfaits, les immenses profits qu'ils peuvent trouver à nouer avec nous des liens solides. J'ai causé assez longuement avec quelques-uns d'entre eux pour être édifié sur la profondeur et sur l'étendue de cette leçon de choses.

Et l'Exposition demeurera à l'état de vision miraculeuse dans le cerveau anonyme et obscur de la foule islamique. Ils sont arrivés de partout à pied, à cheval, à mule, à chameau, aussi en chemin de fer et en automobile, de tous les coins du Maroc, de tout âge, de toute caste, de tout sexe vieillards au profil biblique, adultes de toute nuance, femmes voilées un gosse à la main et le dernier juché sur l'échine, juifs vêtus de noir aux yeux vifs dans le teint blafard, juives aux habits éclatants. Pour beaucoup, il a fallu des étapes de marche interminables et répétées. Qu'importe depuis les confins lointains de l'Atlas et du désert, chacun a voulu voir le « Grand Souk », la foire géante, œuvre de l'esprit agité et ingénieux des Européens. Et jusqu'aux confins des monts neigeux et du Sahara. ils remporteront l'empreinte indestructible de ces merveilles : Guignol, le cinéma, les poupées de cire, la coiffure. Par ces images, et même par d'autres encore, sera grandi et magnifié dans toute l'Afrique du Nord le nom de la France.

Il n'est pas aisé de déterminer dans le détail le retentissement de l'Exposition sur l'âme des indigènes. Il est encore trop tôt pour en peser les répercussions économiques. Dès maintenant, on peut affirmer qu'elle a avancé de dix ou vingt ans notre pénétration pacifique au Maroc. Sans coûter une goutte de sang, elle a fait plus que plusieurs batailles, pour consolider notre prestige. Selon la formule du général Lyautey, cette « Exposition de Guerre » est pour la France, dans l'Afrique du Nord, l'équivalent d'une grande victoire.

LE COMMERCE AUSTRO-ALLEMAND AU MAROC par René Séguy

Si l'on consulte les statistiques, on voit que la part de l'Allemagne et de l'Autriche dans le commerce total du Maroc avant la guerre ne dépassait pas 12 %. Vraiment, ces chiffres ne donnent pas l'exacte mesure de l'activité germanique. En réalité, les produits allemands inondaient les marchés. Ils venaient de Hollande, de Suisse, d'Italie, de Belgique, de France, même. Les statistiques ainsi révisées donneraient lieu à bien des surprises.

Nous laisserons de côté à dessein, dans cet article, les relations que le commerce allemand entretenait avec la clientèle européenne du Maroc, qu'il a relativement délaissée, pour ne nous occuper que de ses relations avec les indigènes. C'est le côté le plus intéressant de la question, le plus important aussi parce que si nous nous contentions de faire la conquête militaire du Maghreb sans en faire la conquête, économique, nous nous apercevions tôt ou tard que ce n'est pas nous qui sommes les véritables vainqueurs.

Or, si dans la progression du commerce du Maroc, on soustrait la part qui revient à la clientèle européenne, on constate que, malgré notre situation privilégiée, le commerce de l'Allemagne avec la population indigène augmentait autant que le nôtre. On pourrait le démontrer par les statistiques mêmes. Mais ce serait un travail fort long et fort délicat. Tandis qu'il suffit de faire quelques promenades dans les souks des villes et dans les marchés du bled pour se rendre compte de la place considérable qu'y occupe l'industrie germanique.

On trouvera dans l'admirable « Rapport du contrôle de la Dette » un catalogue détaillé de tous les articles et produits que l'Allemagne et l'Autriche déversaient dans ce

pays. C'étaient principalement les teintures et les couleurs, les faïences et les porcelaines, les verreries et la gobeletterie, les draps, les étoffes et les tissus, le papier d'emballage et le carton, la quincaillerie, les objets de fer et tôle émaillée, la bimbeloterie, l'horlogerie, la droguerie et sur certains marchés, le sucre. Je ne parle pas des alcools qui sont presque uniquement de consommation européenne.

Il ne nous est pas possible d'étudier par le détail chacun de ces articles. Mais cette étude a été faite et elle est très instructive. On y suit pas à pas le progrès austro-allemand, sa marche lente, mais obstinée et sûre. On y apprend quels sont leurs procédés et leurs méthodes. On y voit aussi les défauts et les défaillances de l'action française. Chacune de ces monographies est riche d'enseignement : ce sont autant de petits traités sur le commerce.

Tout a été dit sur le magnifique épanouissement que l'Allemagne a su donner à son commerce pendant ces vingt dernières années. De grands économistes en ont étudié les causes. Nous examinerons quelles sont celles qui se dégagent des faits. Dans une étude vraiment sérieuse, il ne faut pas apporter d'esprit de doctrine. J'ai là sous les yeux les documents, rapports et statistiques dressés par le Service économique du protectorat. Autant de clichés pris sur le vif. Mettons toute notre attention à en regarder quelques-uns.

La France, qui, à elle seule, fournissait de sucre presque toute la consommation marocaine, a vu, dans ces derniers temps, principalement à Saffi et à Tanger, ses sucreries délaissées au profit de celles de Trieste. Dans le Sous et à Mérâkech [Marrakech], on ne voit presque plus de sucre français. Le sucre autrichien est meilleur marché que le nôtre, mais de qualité très inférieure. Il se vend sous forme de pain de 1.500 à 2.000 grammes. La vente se fait soit f. o. b., soit c. a. f. dans un port marocain. La livraison est rapide. Les paiements sont à 90 ou 120 jours. Les raffineries allemandes sont représentées directement dans toutes les villes par des agents très au courant de la clientèle indigène.

Pourquoi ces produits ont-ils supplanté les nôtres ? La moindre enquête nous apprend que ce n'est pas à raison de leur bon marché que les sucres autrichiens se vendent, car ce bon marché ne compense pas la différence des qualités ; tout indigène vous le dira. Mais si nous examinons les méthodes du commerce français et les modalités de la vente, nous sommes tout de suite éclairés. C'est ainsi que le sucre français se vend en gros pains. L'emballage laisse à désirer. Le paiement, qui est immédiat pour le commissionnaire, l'oblige à ne point faire crédit ou à limiter ce crédit aux termes les plus courts, au profit des maisons le plus incontestablement assises.

Autre exemple : les draps. Cet article représente une valeur d'environ 1 million de francs par an pour l'Allemagne et l'Autriche. Ces draps sont achetés en fabrique par des maisons allemandes installées dans les centres marocains, Fez, Méquinez, Rabat, par l'intermédiaire de leurs commissionnaires de Leipzig et de Hambourg. Ces maisons revendent en gros aux négociants indigènes de la place qui font le détail, en tenant compte de l'habitude qu'ont les indigènes de payer cinq ou six mois après l'échéance. Ces draps ont le coloris exigé par la clientèle, qui est intraitable sur ce point.

Qu'il s'agisse d'ailleurs de draps ou de satins, de velours, de mousselines ou de toiles imprimées, toutes ces marchandises sont inférieures aux nôtres en qualité, si leur prix est un peu moins élevé mais le dessin, la couleur, les dimensions de la pièce ont été étudiés de façon à plaire au goût indigène.

Si nous examinons les poteries, faïences et porcelaines, les verres et les cristaux, nous faisons les mêmes remarques. Au cours de la mise sous séquestre des biens des sujets allemands, on a saisi chez le consul de Rabat une collection d'échantillons de toute espèce qui révèle avec quel soin particulier l'industrie allemande avait tenu compte des besoins et des habitudes indigènes.

Les agents des grosses maisons d'Allemagne apprenaient l'arabe. Les agents consulaires parlaient, couramment, cette langue. Ils brassaient d'importantes affaires de

toute sorte et entretenaient d'excellentes relations personnelles avec un grand nombre d'indigènes-. C'est ainsi qu'ils étaient arrivés à connaître leurs petites manies, leurs habitudes et leurs préférences. Ils flattaient les uns et les autres très adroitement. S'agissait-il de simples miroirs de deux sous ? Ils étaient ornés d'étoiles, de croissants on du portrait du sultan.

Les Allemands faisaient une propagande nombreuse et une réclame pleine d'ingéniosité. Les prospectus et les brochures étaient rédigés en arabe, avec des dessins susceptibles d'amuser d'abord, de retenir ensuite l'attention des acheteurs. À cela s'ajoutaient leurs fréquentes visites, leur assiduité auprès nos clients, leur souci de s'attacher des agents originaires du pays, musulmans ou Israélites, qu'ils intéressaient.

Nous aurions pu citer de nombreux exemples. Partout, nous aurions pu constater les mêmes faits topiques que l'on peut formuler ainsi :

1° Le Marocain, sauf peut-être pour l'alimentation, achète toujours l'article bon marché ; toutefois, cette règle comporte des exceptions que nous examinerons plus loin ;

2° Le Marocain, même riche, ne paye jamais au comptant. Il aime à avoir de longs délais de paiement, dussent ces délais entraîner des intérêts assez élevés, mais toujours moins élevés que ceux qu'il peut tirer d'un débiteur indigène ;

3° Le commerçant indigène déteste s'occuper de choses qu'il ignore et dont il n'a pas la pratique. Il se refuse à commander des marchandises dont les prix sont cotés pris à l'usine, à la maison de commission, en gare, ou même au port de débarquement. Il ne comprend rien aux longues et détestables formalités de la douane ;

4° L'indigène a ses goûts et ses habitudes. Il est vain de croire qu'on lui imposera tout de suite certains articles. Il faut, au contraire, se plier à son désir.

Voilà les données les plus caractéristiques que doit connaître et observer quiconque veut réussir au Maroc dans une entreprise commerciale. Les Allemands les possédaient depuis longtemps par la pratique des marchés orientaux et l'on peut dire qu'elles cadraient admirablement avec leur production, leurs méthodes et le but suprême qu'ils se proposaient.

Les Allemands, en effet, se lançant à la conquête du monde, se sont supérieurement outillés, et, à la faveur d'une main-d'œuvre plus nombreuse que chez nous, améliorée et rendue plus productive par l'excellence du machinisme, par la fabrication en séries, et sans aucun souci de la perfection du produit — notre qualité éminente —, ils sont arrivés à produire à bas prix, et beaucoup plus que ne le comportaient les possibilités commerciales de leurs marchés. Il était donc nécessaire, pour écouler cette surproduction, qui eût pu leur être fatale, de vendre d'abord à très petit bénéfice, fortifiant ainsi leurs chances de réussite, et ensuite d'élargir indéfiniment leur champ d'opération.

Mais le succès ne vint pas tout de suite. Les commerçants eurent de cruels mécomptes. C'est ainsi qu'ils furent obligés de faire des appels fréquents à leur gouvernement pour obtenir les appuis bancaires, pour centraliser les renseignements commerciaux, et, au besoin, pour forcer les portes closes. De cette façon, les agents consulaires devinrent des agents commerciaux, et inversement ceux-ci devinrent de dévoués auxiliaires politiques. L'organisation commerciale fut une synthèse de la politique et des affaires. Elle servit admirablement le rêve d'hégémonie allemande.

Au Maroc en particulier, l'utilisation comme courtiers des censaux marocains a été le secret de la progression rapide du commerce allemand. Le censal était devenu un agent d'affaires, de renseignements et d'encaissements. C'est ainsi que, en plus des représentants de commerce allemands, il existait toute une armée de courtiers, commissionnaires, rabatteurs musulmans et israélites, tous munis de cartes de protection et qui avaient pris l'engagement formel de ne vendre que des produits

allemands. La protection allemande faisait prime au Maroc. Mais si l'Allemagne mit sa force au service des intérêts indigènes contre les nôtres, ce fut uniquement pour étendre son influence et préparer l'œuvre de germanisation.

Je ne crois pas que nos agents consulaires et nos maisons de commerce aient opéré avec ce même esprit de nationalisme. Les uns, réduits par la loi ou le règlement au rôle de simples informateurs, sans droit à l'activité personnelle en affaires, et d'ailleurs peu préparés par leur éducation antérieure, préféraient s'occuper de littérature, d'art indigène ou de haute diplomatie. Les autres procédaient volontiers pour le compte de maisons étrangères et peu leur importait la fidélité aux choses de France.

En dépouillant le système commercial allemand, on ne peut qu'admirer l'adaptation de ses procédés aux besoins et aux habitudes des pays, en même temps que le parfait agencement de tous les rouages de son organisation. C'est ainsi que l'Allemagne appliqua au Maroc un système de crédit qui correspondait aux mœurs indigènes et dont elle sut faire un instrument politique. Le simple contact du vendeur et de l'acheteur dans l'acte de vente ne suffit pas à faire du client un obligé d'abord, puis un vassal. Tandis qu'avec les longs crédits renouvelés, c'est comme une trame solide qui se lie entre les deux contractants. D'ailleurs, même au point de vue économique strict, l'opération était bonne puisqu'il fallait par tous les moyens forcer la consommation en répandant la marchandise à profusion d'où, par conséquent, la nécessité d'accorder de longs crédits.

À ces qualités de méthode, il ne faut pas oublier de joindre les qualités propres au commerçant allemand, plus spécialisé, plus patient, plus obstiné que le commerçant français. J'ai vu des Français lâcher bien vite la quincaillerie, le bureau de représentation ou le magasin de vente pour ouvrir un hôtel, un café ou se lancer dans la spéculation. J'ai vu des voyageurs passer en bolides et ne savoir que se plaindre des difficultés de transport et de séjour. Fait inouï hier encore, à l'exposition, il ne se trouvait personne au stand d'une grande maison d'argenterie pour répondre à de riches « fasis » qui ne demandaient qu'à acheter.

Je ne dénigre pas systématiquement les commerçants français. Il en est d'admirables. Mais un trop grand nombre ont considéré la clientèle marocaine comme négligeable, soit que le Marocain ne leur ait apporté tout d'abord qu'un tout petit chiffre d'affaires, soit qu'ils n'aient pas jugé prudent de lui consentir le crédit nécessaire, soit enfin que les maisons françaises spécialisées dans la clientèle arabe n'aient pas encore des représentants au Maroc.

Et puis, en France., on fait, tout aussi bien des campagnes « contre le Maroc » que « pour le Maroc ». Les journaux qui se livrent à cette mauvaise besogne énervent et contrarient les énergies, ils laissent de plus, dans les milieux commerçants, une impression d'insécurité. injustifiée.

En face du commerce germanique, devenu une entreprise nationale, où chaque action est étudiée et poussée à fond dès qu'elle est décidée, où de grandes firmes, soutenues par de grandes banques, drainent et coordonnent toutes les activités, que peuvent les poussières françaises d'initiatives isolées, partant le plus souvent sur le pied d'un petit capital et s'enfermant forcément dans des horizons étroits ? De là l'insuffisance de notre outillage, qui, dans beaucoup d'usines, n'est plus adapté à la production intensive nécessaire pour abaisser le prix de revient de façon à soutenir la concurrence étrangère ; de là l'effort insuffisant ou mal dirigé pour conquérir une plus grande place sur les marchés étrangers.

Voilà les considérations générales qui sortent des faits. En matière commerciale, seuls les résultats comptent. Ils proclament le succès sans précédent de l'Allemagne. Pourtant, dans le cas particulier que nous étudions, si l'on s'en tient aux statistiques (imparfaites, nous l'avons dit), on est presque tenté de conclure avec M. Duréault, dans le « Rapport du contrôle de la Dette » « que l'Allemagne a médiocrement atteint au Maroc le but que lui imposait la surproduction de son industrie, c'est-à-dire

l'accroissement de sa clientèle ». M. Duréault n'aurait sans doute pas écrit cette phrase s'il n'avait considéré que le marché indigène. Certes, je suis le premier à reconnaître que le commerce français a fourni un grand effort, au Maroc. Il y a eu comme un premier réveil des vieilles qualités de notre race. Mais pour apprécier à sa juste valeur l'action allemande, qu'on songe à ce qu'eût fait le commerce français si le Maroc avait appartenu à l'Allemagne.

Résumons-nous. C'est une nécessité d'expansion qui a provoqué le grand développement commercial de l'Allemagne. Son industrie s'est vue contrainte par la surproduction à rechercher des débouchés nouveaux pour écouler ses produits. Une forte organisation jointe à une conception politique du commerce en tant qu'instrument d'action et de propagande, servie par la souplesse et la ténacité des négociants allemands, ont fait le reste. Rien ne fut négligé : échantillons, catalogues illustrés, visites fréquentes des marchés, exécution rapide des commandes, assurée par des services de navigation réguliers, frets avantageux, facilités de paiement ; tous ces problèmes furent étudiés et mis au point. Voilà les procédés qui ont amené la réussite allemande.

Or il se trouvait que le marché marocain convenait tout particulièrement aux ressources et aux moyens de l'Allemagne. L'indigène achète généralement l'article bon marché, pour plusieurs raisons qui lui sont propres. Il veut de longs crédits parce qu'il en a besoin. Il est très attaché à ses habitudes et à ses goûts. Il répugne à des pratiques compliquées et qui lui sont étrangères. Autant de conditions et de modalités qui ont servi l'action allemande.

On sait que le rêve d'expansion commerciale de l'Allemagne cachait une ambition folle de domination. Or il est arrivé que ses procédés de commerce, qui s'adaptaient si bien au caractère indigène, servaient en même temps et d'admirable façon ses vues politiques. En vendant un nombre considérable de petits articles bon marché, elle répandait partout son nom et son prestige. En créditant la clientèle indigène, elle se l'attachait étroitement et se préparait à s'en servir pour ses vastes desseins.

Tout porte à croire que ce rêve est à jamais brisé. Mais il faut reconnaître que le système commercial de l'Allemagne fut admirablement conçu et organisé. Il contient plus d'un enseignement pour le commerce français.

Toutefois ce serait une erreur de conclure qu'il ne nous reste plus qu'à copier servilement les méthodes allemandes. Chaque race a ses disciplines profondes contre lesquelles rien ne prévaut, et la France doit se garder d'abandonner ses traditions.

Sans doute, tout à l'heure, en exposant quelles sont les conditions et les nécessités du marché marocain, nous avons demandé au commerçant français un effort d'adaptation. C'est ce qu'il convient de faire chaque fois qu'on change de milieu. Mais le monde est plastique, et il ne faut pas s'imaginer que la société marocaine est cristallisée dans des formes éternelles. Le fameux thé à la menthe, où l'on pourrait voir une haute et très ancienne institution, n'est en vérité qu'une importation anglaise assez récente.

Au reste, si coloniser consiste avant tout à augmenter le rendement du pays conquis, l'expérience montre que ce résultat ne peut être atteint qu'en alliant étroitement l'action stimulante du conquérant aux forces que lui offre le peuple soumis. C'est ainsi qu'après une série d'efforts, de résistances et d'adaptations réciproques naît dans le milieu indigène une réalité sociale différente de l'ancienne, où les goûts, les habitudes, les mœurs mêmes sont transformés. À ce point de vue, l'expérience que nous avons acquise en Algérie nous servira, et il ne dépend que de nous que le Maroc, plus riche et plus laborieux, se prête plus complaisamment à notre influence. Qu'on prenne garde : c'est à la séduction qu'elles exercent qu'on reconnaît les nations souveraines.

Voilà dans quel sens nous dirigerons instinctivement nos efforts. Cependant, connaissons et observons les nécessités présentes. Accordons à l'indigène le crédit dont il a besoin. Si l'Allemagne s'est prêtée si volontiers à ce système, c'est qu'en réalité, il

constitue un excellent placement en même temps qu'il a pour avantage de fixer la clientèle.

D'autre part, améliorons notre outillage pour abaisser nos prix. Ne méprisons pas la vente d'un objet qui ne se paye que deux sous, car il peut servir d'amorce à de grosses affaires. Le Maroc n'achète pas que la camelote. Le caïd du douar, le bourgeois de la ville ont d'autres besoins que le peuple. Ils aiment tout ce qui est beau, le luxe des vêtements et la splendeur des décors. Et puis, à mesure que la paix et le travail pénètrent, à notre suite, le Maroc étend et accroît ses richesses. Il est juste que nous soyons les premiers à bénéficier de ce lle prospérité.

L'Agriculture et la colonisation AU MAROC par E. ARNAULT

Le Maroc nous a tellement habitués aux surprises heureuses, les prodiges sont si naturels à cette terre des Mille et une Nuits qu'il ne faudrait pas s'étonner outre mesure de voir un jour, peut-être prochain, la grande industrie y devenir florissante et les hautes cheminées d'usine y dominer à jamais les minarets humiliés.

Pour le moment, affirmer que ce rêve va devenir une réalité serait le plus scabreux des paradoxes ; le Maroc sera peut-être un jour industriel ; c'est, en tout cas, et ce sera longtemps, surtout un admirable pays agricole. L'agriculture y est et y demeurera pendant de longs jours le principal facteur de la richesse ; elle doit tenir le premier rang dans les préoccupations de ceux qui s'intéressent à l'avenir économique de ce splendide pays.

Il est inutile d'insister beaucoup pour faire comprendre que le Maroc, grand comme la France, où le sol s'étage à toutes les altitudes depuis le rivage de la mer jusqu'à des sommets rivaux des plus hautes cimes alpestres, présente toutes les variétés de climat ou de terrains et tous les degrés dans la possibilité agricole.

On y peut déterminer trois zones bien distinctes : la montagne, le plateau qui lui sert de socle, les plaines et les vallées. Chacune, à des degrés différents, peut apporter sa part dans la richesse agricole générale du pays entier.

La montagne, c'est la grande chaîne de l'Atlas, dont quelques sommets dépassent probablement 4.000 mètres, et au nord les escarpements du Riff. Le couloir de Fez et de Taza sépare nettement ces deux systèmes montagneux. L'un et l'autre offrent à l'agriculture d'assez piètres ressources ; ce ne sont point les maigres vallées qu'on y peut cultiver qui peuvent, à ce point de vue, leur donner une valeur quelconque.. Mais leurs grandes forêts de cèdres à peine exploitées, presque inconnues, pourront certainement offrir d'intéressantes ressources avec le développement des moyens de communication et de transport. Elles ont déjà fourni aux artisans indigènes des bois précieux. pour le bâtiment ou l'ébénisterie.

Mais c'est surtout par le rôle qu'il joue dans la climatologie du pays que l'Atlas constitue un des principaux facteurs de la richesse agricole du Maroc. C'est à son énorme écran, qui arrête d'un côté les bienfaisantes vapeurs de l'Atlantique et de l'autre le souffle ardent et stérile du désert, que la terre marocaine doit tous ses privilèges.

Si le Haouz, véritable Californie, étale et ses champs et ses jardins à la latitude des déserts les plus arides du Sud algérien ou tunisien, c'est à l'Atlas qu'il le doit. C'est encore à l'Atlas, à ses neiges perpétuelles, aux pluies qu'il condense que le Maroc doit ses belles rivières au flot toujours abondant qui en font la terre la mieux arrosée de toute l'Afrique du Nord.

Les vastes plateaux plus ou moins élevés qui s'étendent au pied des hautes montagnes, ce qu'on appelle la « Meseta » marocaine, constituent une région agricole de grand avenir. On y peut trouver d'admirables terres à céréales, mais c'est surtout comme incomparables terrains d'élevage qu'ils offrent d'inépuisables et précieuses ressources.

L'éloge de la fertilité des plaines et des vallées marocaines n'est plus à faire. C'est par la plaine que nous avons abordé le Maroc et c'est par la Chaouïa, arrière-pays de Casablanca, la première pacifiée, reconnue et colonisée, que l'opinion publique française a connu et jugé le Maroc.

Pourtant, au voyageur qui aborde ses rivages, la Chaouïa ne prodigue point d'abord ses sourires ; ce qu'elle offre au premier aspect, c'est son Sahel sablonneux ou rocailleux avec la pauvre végétation de ses palmiers nains. C'est derrière cette barrière qu'elle dissimule la richesse de ses hamris ou de ses tirs.

Les hamris, terre rouge; les tirs, terre noire, sont d'une inépuisable fécondité. Malgré l'état tout à fait primitif de l'agriculture indigène, malgré ses étranges labours où des sillons à peine visibles contournent paresseusement toutes les grosses pierres et toutes les touffes de palmiers nains, les rendements sont ceux des meilleures terres de notre pays obtenus à force d'engrais et de soins minutieux. La Chaouïa est du reste une des régions les plus cultivées de l'Afrique du Nord. Sur ses 1.155.000 hectares 450.000 sont livrés aux emblavures diverses. Le blé et l'orge y tiennent une place très considérable, mais on peut dire que toutes les cultures y réussissent à souhait et y donnent les plus surprenants résultats.

Les Doukkala (Mazagan) et les Abda (Saffi), qui prolongent la Chaouïa au sud de l'oued Oum-Rbia, offrent les mêmes caractéristiques comme sol et s'en différencient peu sous le rapport agricole. Ces régions ne lui cèdent du reste en rien pour l'admirable fertilité, les Abda, même au point de vue de la proportion des cultures, dépassent sensiblement la Chaouïa.

Les blés des Abda, avec leur haute tige qui atteint 1 m. 80, sont particulièrement renommés. Dans les Abda commence à apparaître en bois- clairsemés l'arganier, ce succédané de l'olivier, qui est l'arbre caractéristique du Sud marocain et, notamment de la région de Mogador.

Le Haouz, cette plaine où le Tensiff descendu des plus hautes cimes de l'Atlas arrose les splendides jardins de Mérâkech, est également une région dont les richesses latentes n'attendent pour se révéler que l'introduction des méthodes européennes de culture rationnelle.

Mais c'est encore dans le Maroc français du Nord, dans la riche vallée du Bebou, dans les magnifiques plaines de Fez et de Méquinez, que les entreprises agricoles semblent pouvoir escompter les plus beaux résultats. Climat chaud et humide, sous-sol imperméable conservant partout la fraîcheur, aucune région n'est plus privilégiée. Les cultures arbustives et maraîchères y prennent un merveilleux développement dans les vallées bien arrosées. L'olivier, qui couvre les contreforts du Zerhoum, devrait également contribuer, s'il était exploité rationnellement, à l'enrichissement de cette contrée.

Le Gharb, arrière-pays de Larache, au nord-ouest du parallèle de Fez, doit devenir également une région agricole à grand rendement. Ses terres peuvent rivaliser sous le rapport de la production des céréales avec les meilleures de la Chaouïa.

Tous les autres modes, d'utilisation du sol y peuvent être pratiqués avec le meilleur succès. Il n'est donc pas étonnant que la colonisation y ait déjà pris une extension considérable.

Ce rapide exposé suffit à faire comprendre quelles espérances on est en droit de fonder sur l'avenir agricole du Maroc. Il faut ajouter qu'on y peut trouver les meilleurs terrains non seulement pour la culture proprement dite, mais encore pour cette autre utilisation du sol si rémunérateur l'élevage.

Le troupeau marocain constitue déjà une richesse appréciable, malgré l'absence à peu près absolue de toute méthode et les épizooties meurtrières engendrées par l'ignorance de l'hygiène la plus élémentaire.

Le mouton marocain, dont la chair est plus appréciée que celle de ses congénères tunisiens ou algériens, fournit déjà sur les marchés européens, sa laine, dont l'exportation pourrait décupler par l'introduction de nos procédés perfectionnés de tonte et par l'amélioration des races, et sa peau, dont la renommée est plusieurs fois séculaire ; c'est celle, en effet, qui fournit à la mégisserie ce cuir tanné en petits grains universellement connu sous le nom de « maroquin ».

Les bœufs, dont le rendement en viande de boucherie dépasse, toute proportion gardée, celui des races ordinaires de l'Europe, et dont le cuir fait l'objet d'un commerce d'exportation assez important, peuvent arriver, par des croisements raisonnés, à faire la fortune d'éleveurs européens.

Qu'ils songent un moment à l'énorme richesse qu'a valu l'exportation du bétail à la République argentine ou à l'Uruguay. Quand nos Compagnies de navigation auront compris leur intérêt et celui de leurs clients marocains, elles mettront à la disposition de ceux-ci des installations frigorifiques perfectionnées, ainsi que des moyens modernes de transport — à tarifs réduits et dans de bonnes conditions — [du] bétail sur pied. Le Maroc, beaucoup plus rapproché de tous les ports d'Europe que l'extrême Sud américain, deviendra pour ce dernier un invincible concurrent.

L'avenir de l'élevage au Maroc comme partout est intimement lié au développement des prairies artificielles. La véritable révolution opérée dans l'agriculture française par l'introduction de ce mode de culture doit se reproduire avec ses résultats féconds sur la belle terre marocaine.

D'autres cultures à introduire ou à intensifier doivent donner, aux pionniers de notre colonisation, s'ils sont actifs et éclairés, des résultats très appréciables. Nous citerons les primeurs, qui font la fortune de l'Algérie. C'est encore à sa proximité des ports européens que le Maroc devra d'avoir sur ce point une situation privilégiée. Le coton, dont d'assez mauvaises espèces y étaient autrefois cultivées, pourra devenir dans certaines parties d'un rendement considérable si sa culture est judicieusement pratiquée.

Le géranium « rosat », qui fournit une essence dont la valeur marchande va jusqu'à 5 fr. le litre, est susceptible d'y donner de magnifiques résultats, car nulle part cette fleur ne réussit mieux qu'au Maroc. Déjà, quelques colons ont entrepris des plantations considérables de géraniums dans le Maroc oriental, principalement ; ces essais sont, trop récents pour qu'il soit encore permis d'en tirer autre chose que d'encourageants pronostics.

Le Français désireux de venir tenter la fortune sur cette terre si française maintenant a donc devant lui le plus magnifique des champs ouverts à son activité. Il ne sera, du reste, pas abandonné au Maroc à sa seule initiative. Dernier venu dans notre domaine colonial, le Maroc a profité des leçons de ses aînés. Nous avons pu faire profiter ce beau pays, dont nous prenons en mains les destinées, de l'expérience parfois chèrement acquise dans le reste de la Berbérie, Algérie et Tunisie.

Dans ces deux colonies, nos colons ont été livrés à eux-mêmes seuls et sans guides. Ils ont souvent payé de la ruine de toutes leurs espérances cette absence complète de direction. Au Maroc, cet inutile gaspillage de capitaux et d'énergies leur sera autant que possible évité. Le Protectorat a compris que son rôle était de prendre la charge de ces essais agricoles, de ces études géologiques, chimiques et climatologiques qui réduisent au minimum les aléas d'une exploitation agricole.

Aucun service certainement ne fait plus d'honneur au Protectorat marocain que celui de l'agriculture, aucun n'en a fécondé plus efficacement le progrès économique, aucun aussi ne s'est trouvé en présence d'un champ d'action plus étendu, mais aussi plus fécond et. plus riche d'espérances. Tout, dans cet ordre d'idées, était à tirer du néant;

pour l'agriculture peut-être plus que pour tout le reste, le Maroc en était encore aux méthodes de l'an mil. Un immense effort a déjà été accompli sous l'intelligente direction du distingué M. Malet. Des laboratoires, des jardins d'essais, des champs d'expérience, des fermes modèles ont été créées et sont en plein fonctionnement. Les résultats en ont été des plus encourageants.

Les colons peuvent venir et se mettre résolument au travail dans cette glèbe marocaine à l'inépuisable fécondité. Leur labeur ne risquera plus d'être frappé de stérilité par leur ignorance des nécessités du climat et du sol ; ils ne seront pas tout au moins exposés au plus coûteux des apprentissages. Au service de l'agriculture ils trouveront des documents, des instructions, des conseils, des modèles, en même temps qu'un accueil aussi peu administratif qu'on le peut désirer.

Ils feront bien toutefois de ne s'y adresser qu'après avoir pris toutes leurs sûretés pour être bien certains que la terre sur laquelle ils vont s'établir est bien incontestablement leur propriété et qu'après l'avoir mise en valeur par leurs capitaux et leurs peines, quelqu'un n'élèvera pas la prétention de leur en disputer les récoltes.

Cette incertitude sur les titres de la propriété foncière, les interminables procès qu'elle entraînait devant les juridictions fantaisistes et les juges de science douteuse mais de vénalité trop certaine du Maroc d'hier, les escroqueries multiples auxquelles elle avait donné libre carrière ont été l'obstacle le plus difficile que la colonisation européenne ait rencontré devant ses premiers pas.

Le mal allait s'aggravant, et y porter un remède aussi prompt et aussi radical que possible était une des premières nécessités qui s'imposaient.

L'organisation immédiate d'une justice intègre s'inspirant des principes du droit moderne, sans s'embarrasser des vieilles traditions procédurières qui, nulle part, n'auraient dû être pour la France un article d'exportation, facile à aborder, aussi rapide et aussi économique que possible, tel a été le premier et immense progrès réalisé dans cet ordre d'idées. La confiance à peu près unanime de tous les peuples civilisés renonçant à leurs capitulations en a été la première récompense. Il n'en restait pas moins à mettre fin aux contestations en arrivant à fixer d'une façon absolument indiscutable les origines de propriété.

C'est l'œuvre du dahir du 9 ramadan 1331 (12 août 1913) qui a institué le régime foncier dit de l'immatriculation, complété et mis en vigueur par les règlements d'administration publique promulgués le 7 juin 1915. L'application de ce régime foncier est, du reste, limité pour le moment à la partie du Maroc sur laquelle s'est porté principalement jusqu'à aujourd'hui la colonisation, suivant de près la pacification complète.

Le régime de l'immatriculation s'inspire directement, comme tous les règlements similaires en vigueur dans nos autres possessions coloniales, du fameux Act Torrens de l'Australie ; il s'en rapproche même davantage sur certains points. Comme en Tunisie, à Madagascar, en Afrique occidentale, au Congo et à la Côte des Somalis, il institue le système des livres fonciers. Ce système, qui a fait ses preuves, a pour résultat d'identifier exactement, chaque immeuble sur le terrain par un bornage et un levé de plan, et de préciser, au cours de la procédure d'immatriculation, tous les droits réels qui peuvent l'affecter. Tout immeuble immatriculé fait l'objet sur les livres fonciers d'un titre distinct de propriété portant un numéro d'ordre particulier. Le plan dressé y est annexé, et, sur ce titre strictement tenu à jour, toutes les vicissitudes de l'existence de l'immeuble sont exactement rapportées.

Les caractéristiques du régime marocain de l'immatriculation sont la suppression du tribunal mixte d'immatriculation tel qu'il fonctionne en Tunisie : c'est le conservateur lui-même qui prononce l'immatriculation ; enfin, l'obligation absolue de l'inscription sur les registres de tous les actes relatifs aux immeubles immatriculés, qui, faute de cette inscription, ne produiraient aucun effet, même entre parties contractantes.

Le Protectorat marocain, considérant à juste raison comme une dépense de colonisation de première nécessité le fonctionnement de ce régime qui aboutit, du reste, à la constitution d'un véritable cadastre, prend à sa charge une partie des frais d'immatriculation.

La terre marocaine payera largement les lourds sacrifices que la métropole s'est imposée pour sa conquête, sa pacification et sa mise en valeur. Elle a déjà commencé à prouver, avec sa reconnaissance, les ressources qui en témoignent efficacement. Son agriculture a déjà fourni à la France ou à ses alliés, à l'héroïque Monténégro, par exemple, un précieux appoint. On comprend que cette riche proie ait excité d'âpres convoitises, et que, dans l'explosion de rage sanglante qui désole l'Europe, les déceptions marocaines tiennent une place qui est la mesure même de la valeur du Maroc.

Les Leçons de l'Exposition
La Maison arabe et les Arts indigènes
par René Séguy

Pour faire honneur à mon ami le peintre André Guyse, nouvellement débarqué, Douadi Salah Ben Mohamed, cadi des Ouled-Mezianin, nous avait priés à déjeuner.

Si Salah a beaucoup voyagé, et son esprit lucide lui a permis de mettre un certain ordre dans ses connaissances. Mais s'il goûte « le génie aimable de notre pays », il n'en est pas moins demeuré très attaché à ses mœurs, et il rêve d'une civilisation où l'esprit scientifique moderne s'allierait à l'antique discipline morale de l'Islam. Volontiers, il se pose en initiateur, et il se plaît à l'idée de conduire lui-même les premiers pas de mon ami dans le monde musulman.

— Je vais, m'a-t-il dit, le plonger dans un véritable bain maure. Lorsqu'il aura vécu dans notre familiarité, il aimera le rythme de notre vie; et puisque c'est un artiste, l'art lui donnera le secret de notre civilisation parce que c'est par son art surtout qu'un peuple traduit son tempérament.

Comme il avait été convenu, j'allai prendre mon ami à l'hôtel. Je le trouvai sur la terrasse, d'où la vue embrasse la ville tout entière. Il attira mon attention sur l'harmonie parfaite des lignes et des surfaces blanches qui s'étagent au gré des reliefs du sol et que domine la floraison glorieuse et pure des minarets.

— À part les mosquées, ajouta-t-il, je n'aperçois là que des maisons. Pas de monuments, pas de théâtres, pas de cirques, pas d'hôtel de ville, pas de forum avec ses colonnades et ses statues. Ce peuple ne possède donc pas de vie publique ?

— En fait de monuments, répondis-je, il n'y a guère que des monuments religieux. La vie publique n'est ici que l'ensemble des relations nées des besoins matériels de la vie qui rapprochent tous les hommes. La mosquée, le souk et la maison suffisent à la vie indigène : elle y tient toute..

» Tu n'ignores pas, continuai-je, que la civilisation arabe a atteint son plus haut période au quatorzième et au quinzième siècle. Depuis, elle n'a pu que décroître. Telle que tu la vois, elle est contemporaine de notre moyen âge.

— Ainsi, repartit mon ami, ce n'est pas parce que le soleil est accablant que les rues sont serrées et étroites. Autour de la cathédrale, nos cités médiévales groupaient pareillement le désordre de leurs maisons. Sans doute les besoins de la vie moderne ont contribué à transformer tout cela ; mais les villes de l'antiquité ont connu les larges avenues, et j'y vois plutôt l'indice d'un état d'âme. Un peuple qui s'éloigne de son temple, c'est qu'il a perdu sa foi.

— Très certainement. Au reste, la mosquée est le centré non seulement de la vie spirituelle, mais aussi de la vie matérielle qui, dans les religions primitives, restent

confondues. Autour d'elle s'ordonnent toutes les facilités de la vie : les fontaines, les souks.

— Construisent-ils encore des mosquées ?

— Plus maintenant. Les dernières médersas de Fez, qui valent en beauté l'Alhambra, datent du quatorzième siècle. On a construit des mosquées jusqu'au dix-huitième siècle. Depuis cette époque, c'est à peine si on en compte quelques-unes, et elles ne méritent pas d'être nommées. Mais ne va pas croire que ce peuple a oublié son architecture. Il est moins religieux, voilà tout. Car il bâtit d'admirables maisons. Il en bâtit même beaucoup, et il en est qui ont coûté des millions. Dans la seule ville de Fez, on cite la Batha — commencée par Moulay Hassan et achevée par Moulay Abd el Aziz —, Dar Tazi, Dar el Glaoui, Dar Si Tayeb el Mogri, Dar Abd el Ouahad Tazi, toutes construites dans ces vingt dernières années.

— L'antique civilisation arabe n'est donc pas morte ?

— Non et c'est peut-être le seul exemple d'un peuple qui, s'étant arrêté au terme de sa croissance, ait si longtemps conservé la splendeur de l'appareil ancien, les vertus de la vie intérieure, la souplesse de l'intelligence et le goût des choses délicates qui embellissent la vie.

Mon ami parut réfléchir un moment. Puis, ayant observé qu'il était tard, il alla s'habiller et nous sortîmes.

Arrivés devant la maison de Si Salah, qui donne sur une ruelle que termine un cul-de-sac, Guyse montra quelque étonnement devant la pauvreté extérieure. Rien que de grandes murailles blanchies et closes. Seule la porte, une grande porte massive de cèdre, annonçait une maison riche.

— Pourquoi cette nudité des murs ? me demanda-t-il.

« Par humilité, à moins que ce ne soit par prudence. Les plus belles maisons sont dans des coins retirés parce que le sultan et les vizirs n'y passent pas. Il n'est pas bon d'éveiller la jalousie des grands.

Dans toutes les maisons arabes, le couloir est coudé à l'entrée pour qu'on ne puisse pas voir à l'intérieur où vivent les femmes. »

Si Salah nous attendait dans le patio. Il nous reçut avec les manières d'un grand seigneur oriental dont la superbe s'est tempérée d'urbanité parisienne. Et, avec la meilleure grâce du monde, il tint à faire lui-même les honneurs de sa maison.

C'est une construction moderne appelée Ryadh. Elle comporte deux corps de bâtiment qui se font face et que relie deux hautes murailles. Le patio, devenu jardin, s'est allongé en rectangle. Des allées le traversent, et dans le milieu se dresse une vasque de marbre d'où monte un jet d'eau. Les façades des pavillons sont symétriques. Elles se composent de trois arcs outrepassés, les deux petits découpés en festons, tandis que l'arc central, bien plus élevé, est taillé en stalactites et encadré de tympans en bois.

Les chapiteaux sont du plus pur style hispano-mauresque, qui rappelle le chapiteau antique par ses méandres, souvenir de la feuille d'acanthé. L'artiste musulman, soucieux de se détacher de la nature, a stylisé la feuille.

Le décor de pierre dans les arcs et les chapiteaux n'existe guère qu'à Rabat. Ici, le revêtement est en plâtre, et comme la matière est tendre, les artisans se sont livrés à un travail très fin et d'une grande fantaisie.

D'ailleurs, toute la surface murale est décorée d'arabesques géométriques ou florales. Mais l'entablement est en bois. Sur la frise, on voit courir des rinceaux alternant avec des épigraphes coufiques. Et la corniche tout entière est dentelée jusqu'aux corbeaux qui supportent l'auvent.

Les allées du patio, le sol des galeries et les soubassements sont en mosaïque, dont le dessin consiste en combinaisons polygonales extrêmement compliquées et à la base desquelles on retrouve surtout les entrelacs qui forment de grandes rosaces, une immense marguerite ou un souci. Mais la fleur n'est que le point de départ de

l'inspiration. L'artisan indigène copie très peu la nature, et ses figures sont en réalité de fantasques élucubrations géométriques.

La coloration de ces mosaïques est fraîche. Ce sont des bleus, des verts, des jaunes, des blancs laiteux qui donnent une impression de propreté immaculée et de printemps. Et comme elles se prêtent à tous les jeux de la lumière, l'atmosphère y est toujours souriante et comme irisée.

Si Salah nous conduisait, décrivant l'ensemble ou détaillant le moindre morceau avec une manifeste satisfaction. Puis il nous fit visiter les appartements.

Les salles ouvrent sur le patio par de grandes portes sculptées et peintes. Celle où l'on reçoit possède un délicieux fenêtrage en bois ajouré. Tous les plafonds sont faits de minces solives cannelées et polychromes avec des caissons à pendentifs ou de petites coupoles de stalactites.

Chaque pièce est tendue de vieux haïks en velours vert ou grenat brodé de fils d'or. Le pied s'enfonce dans les tapis. On aperçoit dans le fond des matelas recouverts d'étoffes claires ou de broderies. En fait de meubles, il n'y a qu'une armoire massive tout ouvragée et deux petites tables basses en marqueterie.

Si Salah attira notre attention sur les tapis.

— Tous ces tapis sont berbères. Ah ! les belles toisons, et quelle fête pour l'œil ! Nos artisans procèdent comme certains de vos peintres. Par-dessous la couche de laine superficielle, ils en préparent une autre de tonalité plus chaude pour faire chanter la première.

« Ces tapis viennent de Méquinez, du Tadla, des Zaïan, du fond du bled. La facture en est un peu grossière, mais fort curieuse. La surface, d'une seule teinte, est pareille à une toison mal peignée. Il y a des empâtements. L'envers, au contraire, est très régulier et géométrique.

» Selon moi, ces tapis sont, appelés à à faire fureur en France, et, dans l'art de la tapisserie, ils correspondent exactement à ce que vous appelez en peinture l'impressionnisme. »

Je crus saisir, en effet, qu'il y avait là toute une technique voulue et qui serait comme la transposition de la manière de Renoir ou de Henri Martin.

Les tapis berbères ne sont pas toujours monochromes. J'en ai vu qui ressemblent à de véritables prairies en fleurs.

— Le tapis hispano-mauresque a existé, continua le cadî. Vous en possédez plusieurs spécimens dans vos musées et l'on dit que ce sont des Sarrasins qui furent les premiers ouvriers des Gobelins. Quant au tapis de Rabat, c'est un tapis d'Orient.

» L'Orient a pénétré par la côte. Les broderies de Rabat au point plat, au dessin gras, compact et brillant, sont également d'importation orientale. Elles sont d'ailleurs fort belles lorsqu'on leur laisse leur coloris ancien. Mais la véritable broderie hispano-mauresque est la broderie monochrome de Fez où l'on retrouve notre dessin géométrique et cette végétation sobre, très stylisée et d'un goût rare qui n'appartient qu'à nous.

» C'est à l'ornementation qu'on reconnaît nos ouvrages. Considérez ce vantail enluminé, ce plateau de cuivre, ces poteries aux beaux reflets bleus et ces coussins. Tout différents d'aspect qu'ils sont, c'est toujours le même travail, le même dessin, la même pensée décorative. Et chaque industrie possède sa technique complète et ses traditions propres, qui prouvent le degré de perfection où nous avons atteint ! »

Pendant qu'il parlait, Guyse regardait curieusement autour de lui. Ce qui l'étonnait, c'est qu'il n'y eût aucun instrument de travail. Tout ce qui est là est disposé pour le repos et la rêverie.

— Voilà, conclut notre hôte, la maison arabe à la fois riche et commode. Cette merveille existe depuis des siècles tandis que vous, c'est à peine si vous arrivez à la conception d'une habitation où tout se plie à l'aisance et à l'agrément. C'est nous qui vous avons appris les délices du bien-être et de la vie intérieure. Vous avez construit

des cathédrales et de magnifiques châteaux. Mais vous êtes des gens trop agités, trop vainement agités, pour avoir songé à bâtir quelque part un foyer véritable pour les heures d'intimité et de délassement. C'est pourquoi vous avez toujours manqué d'équilibre et de sérénité.

À ces mots, mon ami ne put s'empêcher de sourire.

— Vous apprendrez, Monsieur, [continua Si Salah] combien j'aime votre civilisation et si je sais l'estimer. Mais enfin, cet amour du bien-être, du repos cultivé et de l'art, voilà le point extrême de toute société. Et là, le monde musulman vous a depuis longtemps précédés.

» Toutes nos constructions procèdent de cet état d'âme. La décoration de la mosquée est celle de nos maisons; c'est la maison commune. Et ne croyez, pas que la mosquée soit uniquement réservée à la prière. C'est aussi le lieu de la songerie et de la paresse pieuse et incurable. Tout bon musulman y va pour se recueillir ou se reposer dans cette altitude, figée qui n'est pas toujours celle de la méditation, car bien souvent il dort. — Et où dormirait-il mieux ? L'ombre est fraîche, la natte propre et le silence reposant, tandis qu'au dehors, le soleil ardent et les mouches le dévorent.

» Comparez vos églises à nos mosquées. Elles ne sont pas habitables. Il y fait froid et humide et les grands pans d'ombre qui tombent des voûtes sont plutôt faits pour effrayer que pour apaiser l'âme. »

Ayant ainsi parlé, Si Salah nous ramena vers le patio où le déjeuner nous attendait. Il fut abondant et fin. Certain poulet sauté garni de blancs. d'œufs aux amandes et parfumé aux rosés eut un franc succès. Et le cuisinier ayant mis le poivre en abondance, comme il sied à tout bon cuisinier arabe, notre cadi se chargea de mettre le sel. Il fut agréable et spirituel d'un bout du repas à l'autre. Quand à Guyse, il me déclara qu'il avait vu venir avec plaisir la pâtisserie et que son palais « emporté » avait goûté particulièrement les feuilletés au riz glacés de miel !

Puis on servit le thé. Chacun de nous glissa sous son veston une boule d'argent ajourée où brûlait de l'ambre et du santal, et, tout en fumant des cigarettes, on continua de causer..

— J'ai remarqué, dit Guyse, d'après ce que j'ai pu voir, que vous possédez encore admirablement les anciennes techniques. Vos artisans ont conservé, avec l'habileté, la pureté des traditions et du style. À plusieurs siècles de distance, cela ne laisse pas d'être curieux.

C'est en effet un bel exemple de survivance, répartit Si Salah, qui prouve que la race qui a bâti l'Alhambra, Bouanania et tant d'autres merveilles n'est pas à jamais déchue. La raison en est pour moi que nous n'avons jamais manqué de mesure et que, ne songeant qu'à rendre aimable la vie, nous n'avons pas visé à la puissance. Tous les arts ont péri en perdant la mesure.

» Quant à dire que nos artisans possèdent la maîtrise des anciens, non. Chaque jour, je crains davantage que leur héritage ne disparaisse. Depuis que l'influence européenne a pénétré ce pays, notre goût se corrompt. L'indigène va tout de suite vers ce que vous nous apportez de laid. Si l'on n'y prend garde, il perdra peu à peu le respect de la tradition et la pratique des vieux procédés qui sont, pour lui, la chaîne qui le relie au passé.

» Depuis qu'il connaît vos couleurs bon marché, il ne se donne plus la peine d'en préparer. Aussi tous les meubles peints d'aujourd'hui sont laids ; on tombe dans l'enluminure juive. Au lieu des quelques couleurs dont il avait l'habitude, il juxtapose des tonalités nouvelles sans se préoccuper des valeurs. C'est ainsi qu'est né ce bariolage horrible qu'une jeune femme a justement appelé « l'art sicilien », en souvenir de certaines voitures qui couraient hier encore les rues de Casablanca.

» Il en est de même pour les tapis, les étoffes, la broderie, et j'ai dû renoncer à faire peindre le décor mural de mon patio. Autrefois, comme vous pourrez en juger en visitant les médersas de Fez, toute la construction, pierre, plâtres, faïences, boiseries,

formait une immense mosaïque colorée. La couleur faisait partie intégrante du décor. Il n'existait guère que trois ou quatre couleurs : le jaune, le rouge, le bleu, le vert. L'or se plaçait toujours sur les premiers plans où il se mariait à l'atmosphère. On teintait de bleu le creux des moulures, et le rouge, servant d'intermédiaire entre les deux tons opposés, dégradait la lumière. On arrivait de la sorte, avec de faibles reliefs, à donner l'illusion d'un travail fouillé. »

Si Salah se tut un moment, changea de coude pour s'appuyer, et, allumant une autre cigarette, continua de parler ainsi :

« Vous connaissez les caractères essentiels de l'art hispano-mauresque qui est le nôtre. C'est un art d'à plat, géométrique, linéaire, sans ressauts, ni reliefs, ni moulurages profonds et c'est surtout un art de fantaisie, un jeu de la pensée et de l'imagination. On chercherait en vain à l'expliquer par sa filiation plus ou moins directe avec les arts qui l'ont précédé. Sans doute il existe une parenté entre tous les arts, mais cela est véritablement peu intéressant, parce que un arrangement nouveau d'éléments anciens ne constitue pas un art. Ce qui fait qu'un art se distingue de tous les autres, qu'il a sa réalité propre, c'est l'émotion dont il est né et qu'il est fait pour exprimer. Dans l'art hispano mauresque cette émotion, c'est l'âme même de l'Islam. La maison arabe était et demeure l'image de notre âme sereine et toute remplie de la magnificence de Dieu.

» J'ai souvent lu que l'artiste ne doit avoir qu'un modèle, *la Nature*. Cela est vrai seulement pour les arts plastiques. Nous, au contraire, nous fuyons la nature. C'est notre religion qui le veut. Toute représentation d'êtres animés est interdite par le Coran. Copier la forme vivante, c'est commettre un péché d'orgueil, c'est vouloir imiter Dieu. C'est pourquoi, vous ne voyez nulle part de statues dans nos monuments, ni aucune ligne rappelant le corps humain..

» Telle fut l'incomparable sagesse du prophète. Tandis que le monde occidental a traduit dans son art la tragédie de son cœur et sa détresse spirituelle, nous sommes toujours restés fidèles aux conditions primaires et pittoresques de l'art.

» Votre plus grand sculpteur a dit du corps « qu'il est un moulage où s'imprime les passions ». C'est pourquoi nous nous gardons de l'étudier. Notre art n'ayant pour but que d'orner la vie, c'est essentiellement un art décoratif. Lignes, plans, couleurs, tout procède en vue d'atteindre une harmonie qui caresse l'âme sans la frapper.

» La fleur fut sans doute le premier motif de notre décoration. Elle a inspiré nos artistes primitifs. Mais je ne suis pas sûr qu'on ait jamais copié une fleur exactement. Ce qui nous est vraiment propre, ce qui caractérise l'art arabe, c'est l'arabesque.

» L'arabesque est un jeu de l'esprit à base géométrique. Que ce soit dans le décor ou dans le vêtement, l'Arabe fait abstraction de toute forme naturelle. Il habille tout, les hommes et les murailles, des productions de son imagination.

N'ayant, aucun modèle à reproduire, il suit uniquement le caprice de sa pensée.

» Aussi a-t-il la hantise du décor. Regardez cette façade. La décoration part du sol, monte le long des murailles, envahit toutes les surfaces, grimpe jusqu'à la corniche où elle se termine, juste au toit, en une floraison de stalactites. Jetez les yeux sur tous les objets familiers de la vie, meubles, tissus, tentures, cuivres, poteries ; sur tous, vous trouverez un motif ornemental.

» Pour nos artistes, tout est matière à décoration, c'est-à-dire à arabesques. Ils en font avec des fleurs qu'ils stylisent, avec des figures géométriques, cercle, triangle, carré, losange, polygones ils en font avec des épigraphes cursives ou coufiques.

» Dans un délicieux et savant ouvrage encore inédit, M. Ricard présente une étude remarquable de l'arabesque, qu'il appelle « une orchestration géométrique ».

» L'artiste part d'un motif simple qu'il répète indéfiniment en diverses combinaisons, avec des alternances qui font que le regard ne se fatigue jamais. Il y a là toute une composition qui rappelle, en effet, l'orchestration d'un leitmotiv. Mais, dans l'arabesque, le développement du thème suit une progression constante et n'amène

jamais ces saillies et ces oppositions violentes où triomphe l'orchestration. Elle est égale et régulière, et s'achemine avec une subtilité silencieuse. C'est pour cette raison qu'on a voulu y voir l'image de la rêverie.

» Mais si l'arabesque est une rêverie où la pensée suit naturellement sa pente, elle doit procéder par courbes plutôt que par lignes brisées. La courbe participe du mouvement, tandis que chaque angle, chaque brisure constitue un arrêt. La ligne courbe, docile, changeante, toujours pure : voilà la fantaisie de l'artiste. L'arabesque polygonale, au contraire, me paraît être une conception de l'esprit, qui cherche à se formuler, quelque chose comme un théorème suivi de ses applications. Elle se déroule en s'enroulant sur elle-même, pareille à une pensée qui s'exprime logiquement.

— Mais, interrompit mon ami, c'est tout simplement le « logos » de Platon.

— Elle est donc le canevas, le réseau sur lequel l'artiste brodera les spirales de sa fantaisie, qui le limitera et l'empêchera de s'égarer. Vous la verrez servant de base à toute l'ornementation. Car elle représente, matériellement et spirituellement, la discipline, l'ordre, la règle acceptée de tous.

» En visitant les médersas du quatorzième siècle, vous pourrez voir, juxtaposées, sur un même panneau, des arabesques de toutes les formes, géométriques, florales, et épigraphiques. Toutes se fondent harmonieusement. Elles traduisent, chacune à sa manière, la pensée décorative. Lettres, fleurs, figures, géométriques sont, au même titre, que les mots dans une phrase, l'élément matériel indispensable pour exprimer l'idée ou l'émotion artistique. Le dessin court sur ces linéaments comme la pensée sur les mots. D'un même mouvement continu, la fantaisie de l'artiste monte, descend, et, de proche en proche, couvre toute la surface murale.

» De sorte que l'on peut dire, que dans l'architecture hispano-mauresque, l'essentiel n'est pas la masse architecturale même, mais la décoration. Ce peuple, qui sait que Dieu est grand, n'a pas d'inquiétude. Il ne veut, pour son temps de vie terrestre, qu'une belle façade, un ensemble agréable d'images. C'est pourquoi il peint sur les murs de ses maisons sa représentation du monde, représentation superficielle peut-être, mais souriante, colorée, souple, légère et géométrique, où la règle se mêle à la fantaisie, la loi au rêve, par la magie de la décoration. Voilà véritablement ce qu'est l'arabesque.

— L'arabesque est, bien en effet, dis-je, l'œuvre d'un esprit subtil et pour qui le temps ne compte pas ; et si c'est là le génie de votre race, soyez sans crainte, vous en possédez encore de belles réserves.

» J'ai entendu raconter qu'un instituteur de Fez ayant donné à dessiner à ses élèves une marguerite, un samovar et un chandelier, l'un d'eux fit à propos de la marguerite, du samovar et du chandelier, des arabesques d'une grâce merveilleuse et d'une fantaisie folle, mais qui ne ressemblaient en rien aux objets proposés. Toute forme avait disparu. Ils n'avaient été qu'un prétexte à une débauche de décoration. »

L'entretien se prolongea durant de longues heures. Pour répondre à la curiosité passionnée de Guyse, le cadi sut être pittoresque et disert. Les pavillons de l'art indigène à l'exposition furent tour à tour le point de départ de nos communes pensées. Si Salah en loua la belle ordonnance et le goût sûr.

— Vous êtes, dit-il pour conclure, des amis fervents et respectueux de la vie, et vous êtes aussi de merveilleux artisans. Mais pour bâtir votre cité heureuse, vous avez cette fois, comme il est écrit dans le conte, mêlé le musc au ciment. Certes, nous comprenons toute la portée de l'hommage que vous rendez ainsi à notre vieille civilisation et soyez assurés que l'islam ne manquera pas d'y être sensible.

Dans une salle spéciale coquettement aménagée se sont données les conférences de l'exposition de Casablanca. De merveilleux tapis du Zaïan aux couleurs somptueuses jonchaient l'estrade. Entre les parois recouvertes de cartes retraçant les étapes successives de la conquête se pressait un auditoire de trois cents personnes. Plus d'une fois, la salle fut trop petite pour l'affluence du public.

Inauguré par M. Guillaume de Tarde, secrétaire adjoint de la résidence générale, qui expliqua la genèse de l'Exposition, et clôturé par M. A. Berti, l'infatigable commissaire général, qui en dégagait les leçons et les résultats, le programme comporta une trentaine de conférences. Si l'ordonnance en fut moins rigoureuse qu'un cours de Sorbonne, son unité n'en fut pas moins sensible. Il s'agit, par la parole des orateurs les plus qualifiés, de donner une idée d'ensemble de l'œuvre accomplie par la France au Maroc.

On entendit successivement avec un égal profit les artisans les plus éprouvés de notre colonisation, les directeurs des services principaux du Protectorat, un certain nombre de savants et d'officiers de notre service de renseignements, quelques visiteurs de la Métropole heureux, en rendant hommage à l'œuvre accomplie, de témoigner qu'ils n'y étaient pas totalement étrangers.

Pour ne prendre que quelques exemples, on dut à M. Gaillard, secrétaire général du gouvernement chérifien, un exposé succinct et complet de l'histoire du Protectorat, tandis que M. le colonel Berriau, chef du service des renseignements, n'en donnait pas un moins remarquable des étapes successives de notre occupation militaire. MM. Berge, premier président de la cour de Rabat ; le médecin-inspecteur général Lafille, directeur du service de santé et d'assistance publique ; Loth, directeur de l'enseignement ; Malet, directeur de l'agriculture ; Delure, directeur des travaux publics, exposèrent, avec l'autorité qui leur appartenait, l'œuvre et l'organisation de leurs administrations respectives.

M. Gentil, professeur à la Sorbonne, donna un tableau lumineux de la formation géologique et géographique du Maroc, dont M. le docteur Huet aborda avec esprit et érudition le problème de race des plus délicats.

On dut à M. Michaux-Bellaire, l'un des doyens de notre œuvre coloniale africaine, une charmante monographie historique de Tanger.

M. Luret, directeur du contrôle de la Dette, fit, de la mission qu'il accomplit en France pour nouer de nouveaux liens économiques, un résumé riche en suggestions.

Représentants de la presse marocaine, MM. Wilms, directeur de la *Vigie marocaine* ; de Saboulin, directeur du *Progrès marocain* ; Malbot, rédacteur en chef de la *Presse marocaine* ; Gerlier, rédacteur en chef de l'*Écho du Maroc*.

MM. Lestre de Rey, Mespoulet, président de la Ligue antiallemande, évoquèrent leurs souvenirs et les témoignages de leur expérience.

M. Chailley, ancien député, prononça sur la politique coloniale de la France une conférence magistrale.

M. Victor Cambon donna sur l'*Extension des villes* des souvenirs et des conseils spirituels et documentés.

M. A. de Tarde témoigna éloquemment de ce que l'âme française doit aux promoteurs de notre colonisation.

M. André Lichtenberger parla de l'Alsace-Lorraine.

Parmi tant d'orateurs éminents, il convient de faire une place particulière aux conférenciers indigènes. Ce ne fut pas un spectacle banal de voir sur l'estrade un blanc burnous prendre place à la table verte au lieu de l'uniforme ou de la jaquette. Parlant en arabe, dans une langue merveilleusement poétique et châtiée, Si Bouchaïr Doukkali, ministre de la justice de l'Empire chérifien, traita de l'*Exposition d'après le Coran*, à la très grande satisfaction de son auditoire. Si Omar Kretib, secrétaire du grand vizirat, s'exprimant en français, ne fut pas moins écouté en parlant de la Justice indigène et des Habbous. Enfin, Si Kaddour ben Ghabrit, directeur du protocole, dont le sujet était « la

Femme dans l'Islam », obtint le record du succès des conférences de l'Exposition. Pour satisfaire tous ceux qui, faute de place, n'avaient pu l'entendre la première fois, il lui fallut, tel Jean Richepin à l'Université des Annales, donner une deuxième séance.

Nous n'avons, dans cette rapide énumération, pu donner qu'une partie des noms des orateurs et des titres des sujets traités. Elle ne constitue qu'un sommaire incomplet d'une publication, actuellement en préparation, et où sera reproduit l'ensemble des conférences de l'Exposition. Ce volume consacrera, sous une forme durable, quelques-uns des enseignements les plus élevés de cette manifestation et donnera une idée abrégée du Maroc et des principaux progrès qui y ont été accomplis depuis la conquête. Elle [marquera] dans l'histoire du Maroc une date importante : celle de la guerre européenne.

Ajoutons enfin que la salle des Conférences vit, du 25 au 28 octobre, se dérouler le Congrès des Comités d'études économiques du Maroc où, pour la première fois, s'affirma publiquement l'étroite collaboration du gouvernement du Protectorat et des chefs de ses services avec les représentants les plus qualifiés des colons agriculteurs, industriels ou commerçants.

Tous ceux qui assistaient à ces premiers États généraux du Maroc, réunis en pleine guerre, furent frappés à la fois de l'excellente tenue des débats et de l'esprit de large patriotisme, de bonne volonté et d'intelligente réalisation qui les anima.

Dans son allocution de clôture, le général Lyautey put, à bon droit, constater que le succès de cette assemblée dépassait toute espérance, rendre hommage à l'atmosphère de confiance réciproque, de sincérité dans le labeur commun, qui l'avait caractérisée, et saluer avec reconnaissance le bloc de collaborateurs officiers, fonctionnaires et colons qui venait de se constituer.

Alger
SYNDICAT COMMERCIAL ALGÉRIEN
RÉUNION DE LA CHAMBRE SYNDICALE
Séance du 23 novembre 1915
Présidence de M. J. TARTING ¹, président
(*Le Journal général de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc*, 25 novembre 1915)

Communication sur le Maroc occidental.

M. LE PRÉSIDENT fait connaître qu'il a fait à la chambre de commerce, à la dernière réunion de cette assemblée, la communication ci-après qui intéressera aussi certainement les membres de la Chambre syndicale et du Syndicat commercial algérien :

MESSIEURS,

La question du Maroc est depuis longtemps à l'ordre du jour. Au milieu des angoissantes préoccupations de la France, on pourrait croire que le pays du protectorat est toujours en état d'insurrection et que toutes les transactions commerciales et industrielles y sont complètement arrêtées.

Heureusement, il n'en est pas ainsi et, puisque je viens de le parcourir, je vais vous dire ce que l'on a fait là-bas, ce que l'on y fait actuellement et ce que l'on doit y faire.

Cela a été un grand honneur pour moi, et je remercie le président de la chambre de commerce d'Alger, M. Billiard, de m'avoir accrédité auprès du résident général, pour m'occuper de l'installation des envois de notre circonscription à la section algérienne de l'Exposition de Casablanca. J'étais, d'autre part, chargé par une société française, avec laquelle je suis en relations depuis de nombreuses années, d'une mission pour faire, dans le protectorat, un voyage d'études au point de vue chemins de fer et routes.

C'est le 24 août que je quittais Oran à bord du *Mingrelie*, de la Compagnie Paquet, après avoir fait signer à la préfecture mon passeport, formalité qui oblige les Algérois à arriver à Oran une journée avant le départ du bateau.

Le voyage d'Oran à Tanger s'est effectué par une mer très belle, ce qui a permis aux passagers de descendre à terre pendant l'escale du navire qui dure environ trois heures.

L'océan, lui-même, n'a pas bougé et quarante-huit heures après notre départ d'Oran, nous étions en rade de Casablanca.

[\[Le port de Casablanca\]](#)

À l'arrivée, chaque passager doit s'occuper du débarquement de sa personne et de ses bagages à main. Il y a quelque temps, il fallait même s'occuper des gros bagages déposés dans les cales.

Le débarquement s'opère assez facilement par mer calme ; il est fait par la Compagnie et des barcassiers indigènes, dont beaucoup d'entre eux demandent toujours des suppléments.

Par mer houleuse, au contraire. le débarquement en pleine rade est très difficile et il n'est pas rare de voir, en hiver, les passagers, continuer à avoir le mal de mer dans les barcasses où on les dépose avec de grands paniers manœuvrés par les treuils du bord. L'accostage des barcasses se fait actuellement dans un bassin bord à quai, ce qui est une grande amélioration, car, avant, chaque passager était transporté sur le dos des Marocains de la barcasse à la terre ferme.

¹ Jérôme Tarting : ingénieur des Arts et Métiers, entrepreneur de travaux publics à Alger, président du Syndicat commercial algérien, vice-président de la chambre de commerce, officier de la Légion d'honneur (1930).

Casablanca

Ville de 20.000 Européens environ et de 40.000 indigènes, en plein développement. L'Exposition y a amené des ouvriers européens et indigènes en quantité qui donnent aux rues un mouvement constant. Les calèches, les automobiles, les automitrailleuses, les chariots et les Marocains montés sur leurs chevaux ou mulets se croisent ou se suivent sans interruption. C'est la vie intense de travail pour arriver à mettre sur pied l'Exposition, dont les pavillons commençaient à sortir seulement de terre lorsque je suis arrivé. J'ai assisté, pendant quinze jours, à cette poussée et j'ai constaté que le commissaire général, M. [Victor] Berti, ses collaborateurs, M. René Leclerc et M. Brau, les architectes, les entrepreneurs et les exposants ont fait un tour de force pour tout mettre en état et ouvrir les portes de l'Exposition le 5 septembre. Tous, sans exception, méritent des félicitations et des éloges.

L'ensemble de cette manifestation du travail est superbe. Les pavillons de Rabat, de l'importation, de Meknès, de Fez, de la Chaouïa, de l'Algérie, du Maroc oriental, de l'Agriculture, du Creusot, de la maison Hamelle, du Génie, de la Compagnie générale transatlantique avec la Compagnie d'Orléans, de la Compagnie Paquet avec le P.-L.-M., du Protectorat, etc., etc., sont tous construits en style marocain, et, le soir, éclairés à la lumière électrique, ils sont, pour les visiteurs, l'objet de toute leur attention.

Deux sections spéciales pour l'industrie, machines agricoles et agriculture sont réunies par des passerelles sur route à celle contenant tous les pavillons.

Il y a lieu d'ajouter que le pavillon de l'Algérie était un des premiers prêts, grâce au concours de M. de Mazières, inspecteur commercial des chemins de fer P.-L.-M. à Casablanca, agent actif et très dévoué, qui n'a pas épargné son temps pour arriver à faire terminer l'installation dans le délai imposé.

Les commerçants et industriels des départements d'Alger, d'Oran et de Constantine, au nombre de 127, ont porté à l'Exposition de Casablanca un ensemble de tous les produits de l'Algérie.

Pour le département d'Alger, à côté des meubles Léveillé se trouvent les voitures Fourgeaud, les vins de la maison Eschenauer et Cie, de la Société immobilière et agricole, de l'Harrach ; les liqueurs de la maison Delbays, celles de la maison Kanoui et Lackar ; les fournitures militaires et matériaux de construction de M. Altairac ; tuyaux, robinets, pompes et appareils sanitaires de M. Poumailloux ; deux norias et divers objets présentés par MM. Turner et Wacquez ; les chaux, ciments et matériaux de la Société Pavin de Lafarge ; les chaux et ciments de Rivet, les pâtes alimentaires de la maison Grima, etc., etc.

Le département d'Oran présente du mobilier, vins, tabacs, chaussures, cuirs, machines agricoles de la maison Billiard, etc., etc.

Le département de Constantine est représenté par quelques maisons de Bougie et Bône qui exposent du tabac, matériaux de construction, un lot de produits céramiques, liqueurs et pâtes alimentaires.

La Tunisie a envoyé des soieries, des huiles, des boîtes de conserves et un panneau céramique ancienne.

Il y a lieu de croire qu'ils seront achetés et qu'un courant d'affaires se produira entre l'Algérie et le Protectorat.

Le département d'Oran a déjà commencé, et le port de Kénitra, sur le Sebou, à 12 kilomètres dans l'intérieur des terres, reçoit, toutes les semaines, des bateaux des Compagnies Transatlantique, Paquet et Mazella, qui lui assurent un trafic assez important.

L'initiative de l'organisation de l'Exposition, en pleine guerre, a été prise par le résident général, qui, après avoir pacifié le Maroc, s'applique à le coloniser avec une ardeur et une volonté infatigables. Il a voulu montrer aux indigènes, aux étrangers et aux Français qui y sont établis, des marchandises bien françaises, au lieu et place des produits allemands qui envahissaient le Protectorat.

Il a estimé que c'était maintenant et non après la guerre qu'il fallait faire cette manifestation économique, laquelle montre aux Marocains toutes les forces vives de notre activité nationale. Il est certain que l'animation créée au Maroc par l'exposition et les travaux publics que l'on y fait, lui maintiendront une vie économique qui empêchera tout mouvement de rébellion de la part des indigènes.

La ville de Casablanca s'est énormément développée depuis quelques années, des quartiers nouveaux se sont créés, ils sont tous desservis par des grandes artères que le Service des Travaux publics met en état de viabilité par les empièvements des chaussées et pose de bordures de trottoirs. Un réseau d'égouts, mis en exécution, a assaini la ville qui est alimentée, en eaux ménagère et potable, au moyen de deux conduites distinctes. Deux boulevards de ceinture sont aussi prévus. Actuellement, un est en construction : ce sont les prisonniers allemands qui l'exécutent.

[\[Le port de Casablanca \(suite\)\]](#)

Les jetées du port ont été mises en adjudication, il y a environ deux ans, et les travaux marchent normalement.

La jetée, dite du large, a actuellement 370 mètres environ de longueur ; elle aura, une fois terminée, 2 kilomètres.

Cette jetée est faite avec des blocs artificiels de béton pesant 25, 50 et 100 tonnes, que l'on jette à la mer par avancement.

Les vides sont remplis, par des sacs de béton, des moellons bruts et quelques petits blocs, les carrières n'en produisant pas de gros.

À la partie supérieure, une plate-forme en béton armé au mortier de ciment de Boulogne, de 2 m. 20 d'épaisseur, forme un massif d'arasement destiné à empêcher la dislocation des blocs.

Du côté du large, un mur longitudinal de 3 m. 50 de largeur et 3 m. 30 de hauteur, construit en maçonnerie de moellons bruts et mortier de ciment, arrête la vague et permet de circuler sur la plate-forme. Des blocs artificiels, non arrimés, du même tonnage que ceux désignés ci-dessus, garantissent, côté du large, les parois de ce mur, ainsi que le radier en béton côté du port. Un titan de 110 tonnes à 7 m. 50, 50 tonnes à 10 mètres et 25 tonnes à 15 mètres, permet de mettre tous les blocs en place au fur et à mesure qu'ils arrivent sur des trucs aménagés à cet effet et conduits par une locomotive circulant sur une voie de un mètre.

Le bassin des barques est aussi en construction ; il permet déjà de débarquer bord à quai les passagers et d'y mettre à l'abri toutes les petites embarcations du port, le matériel d'aconage et celui de l'entreprise.

Ce bassin est aménagé par une jetée perpendiculaire à la jetée élu large de 100 mètres de longueur environ et un mur aussi perpendiculaire relié à cette jetée. Un vaste terre-plein, en sable des dunes que transportent des trains, permettra d'entreposer sous peu les marchandises diverses débarquées par les barques.

Au nord-ouest de la jetée, on a construit, sur des enrochements et un sol préalablement préparés, un fort mur qui maintient un terre-plein qui servira à l'entreprise pour construire les blocs quand les travaux prendront l'intensité que l'on est décidé à leur donner. C'est aussi sur ce terre-plein que sont les installations des bétonnières, etc., etc., pour la confection des blocs.

Une deuxième jetée de 1.550 mètres, allant du sud au nord, enracinée à la plage, vers les roches noires, fermera le port et ménagera une passe de 250 mètres pour la rentrée et la sortie des navires.

De vastes magasins sont aussi construits sur le terre-plein près du bassin aux barques, ils servent à entreposer le ciment arrivé en quantité en été, de façon à ne pas en manquer en hiver lorsque le port de Casablanca est consigné.

Les ateliers pour les réparations sont aussi installés avec soin ; l'usine génératrice d'électricité assure l'éclairage des chantiers pendant le travail de nuit et actionnera sous peu les appareils mis en œuvre pour l'édification du port.

Les carrières se trouvent, la première à 3 kilomètres des jetées, près de l'emplacement de la nouvelle gare du chemin de fer, et la deuxième, la plus importante, à 10 kilomètres environ du port, vers l'ouest. Elles sont toutes les deux reliées au port par une voie de un mètre avec rails de 20 kilos le mètre courant.

La voie de la grande carrière va par rebroussement dans la partie exploitée, en contrebas du terrain naturel, la couche rocheuse se trouvant presque en plaine sous une faible épaisseur de terre végétale.

Cette carrière ne peut pas encore être exploitée par abattages, la hauteur de front n'étant pas suffisante. L'entreprise du port, dirigée par M. Chaix, ingénieur, pense, que les voies seront à profondeur vers le commencement de l'année prochaine. C'est à ce moment que l'on pourra attaquer en grand et faire un cube suffisant de pierre pour alimenter les trois concasseurs installés à 250 mètres environ de la carrière.

Une locomotive fait le service des wagons entre la carrière et les concasseurs.

Les wagons sont manœuvrés ensuite un à un par des indigènes qui les mènent devant le plan incliné où ils sont déchargés en face des concasseurs. Une chaîne sans fin ramasse dans les silos la pierre cassée, classée par 1^{re} et 2^e catégories, et la remonte sur d'autres silos placés sur une forte charpente en bois assez haute pour laisser libre le passage des wagons qui viennent en dessous se charger automatiquement.

D'autres locomotives assurent le transport de la carrière au port des matériaux. La différence du niveau de la carrière au port est de 50 mètres environ, la traction en charge se fait donc en pente.

Chaque concasseur peut faire 200 mètres cube de pierre cassée par jour ; une forte machine les actionne, ils marcheront dans quelque temps à l'électricité, comme tout le reste du matériel, la ligne électrique et les fils sont déjà installés depuis le port jusqu'à la carrière.

Cette première entreprise de 43 millions, adjugée au bénéfice de la maison Schneider et Cie et à la Compagnie marocaine qui se sont associées avec la maison Hersent, comprend seulement les défenses de la nappe d'eau.

Une deuxième entreprise déterminera les quais, terre-pleins, outillage, etc., etc.

Un programme d'agrandissement du port est déjà prévu ; il est dû à l'initiative de M. François, ingénieur des Travaux publics, chargé de l'exécution du port de Casablanca, et que nous avons tous connu ingénieur des Ponts et chaussées à Bougie.

Ce programme comprend le prolongement de la jetée du large sur 1.000 mètres de longueur et une nouvelle jetée sud-nord à 1.000 mètres de la première, de façon à former un nouveau bassin.

L'ensemble de tous les travaux s'élèvera à environ 200 millions.

*
* *
*

Autour de Casablanca se trouvent :

1° L'usine des chaux et ciment du Maroc, avec une installation très importante. La production, avec le matériel existant, est de 100 tonnes ; avec les nouvelles machines, dont l'emplacement a été préparé dans les installations, elle sera de 150 tonnes. La chaux se vend actuellement, prise à l'usine, 55 fr. la tonne et le ciment, 80 francs.

2° Une fabrique de briques silico-calcaire, dans le même genre que celle installée aux dunes de Staouéli, fonctionne aussi à Casablanca et les produits sont employés dans les nombreuses constructions que l'on y exécute,

Deux grandes laiteries, celle de M. Perriquet et celle de M. Amieux, très bien installées, fournissent le lait à la ville.

Des ateliers importants de serrurerie, d'ajustage et de fonderie permettent de faire toutes les réparations et fournitures pour les travaux et constructions d'immeubles.

La ville de Casablanca est le débouché de la Chaouïa ; elle sera celui des chemins de fer de Rabat et de Marrakech, et deviendra certainement la ville la plus importante du littoral de l'Océan. Les mines de phosphates d'El-Boroudj donneront aussi au port un trafic intense qui le classera, dans quelques années, si l'on obtient le calme de la nappe d'eau, parmi les ports les plus importants de l'Afrique du Nord.

Les indigènes de Casablanca suivent et s'intéressent au développement de la ville.

La classe pauvre use couramment, comme moyen de transport, des voitures publiques, automobiles ou à traction animale. Les indigènes plus aisés louent facilement des voitures de place et des automobiles de location. Ils descendent dans les meilleurs hôtels et ont souvent des invités européens. Les femmes marocaines, visiteuses assidues de l'Exposition, font le trajet de leur domicile à la porte d'entrée et vice-versa par des calèches qui, souvent les attendent pendant des heures entières.

Plusieurs achats importants ont été faits aux pavillons de l'Exposition par les Marocains et il n'est pas douteux que ces derniers s'assimileront facilement aux Européens et deviendront, par la suite, les véritables colonisateurs et producteurs du Maroc.

*
* * *

MESSIEURS,

Avant de vous entretenir de mon voyage dans l'intérieur du Maroc, je vais vous faire connaître deux belles et impressionnantes cérémonies auxquelles j'ai eu le plaisir d'assister.

La première a été la visite de S. M. le sultan Moulay Youssef à l'Exposition de Casablanca et la deuxième, celle de la prière à la grande mosquée du Dar Maghzen.

Le 23 septembre, à 4 heures du soir, S. M. le Sultan du Maroc, accompagné du résident général, du général Henrys, du colonel Calmel, de tous les chefs du cabinet de la résidence, des états-majors, de nombreux chefs indigènes, a fait son entrée dans l'enceinte de l'Exposition pour la visiter officiellement.

La foule était très nombreuse et se pressait contre la garde noire du Sultan qui formait la haie de chaque côté.

Cette garde noire portait un costume rouge écarlate avec turban blanc, tenue très riche et du plus bel effet qui donnait aux hommes, au teint noir comme de l'ébène, un air tout à fait imposant.

Après les présentations d'usage, le cortège s'est formé et, précédé du hajib (chambellan), le Mollard du Maroc, il s'est dirigé vers le pavillon de l'Importation que l'on a visité en quelques minutes. Celui de l'Algérie est venu après ; on est passé ensuite successivement aux pavillons de l'Agriculture, Hamelle, Tanger, Fez, etc., etc.

Le Sultan, âgé d'environ 35 ans, a une figure tout à fait sympathique.

Il y avait, à cette cérémonie, les grands vizirs, les caïds du Sud et du Nord du Maroc, tous avec leurs costumes excessivement riches.

Les serviteurs du Sultan s'empressaient aussi autour du maître, coiffés du fez pointu à l'extrémité, usage auquel ces derniers tiennent, paraît-il, beaucoup.

Les musiques de Taza, de Fez et de Casablanca ont joué les meilleurs morceaux de leur répertoire.

La visite terminée, le Sultan, par l'intermédiaire de Si ben Gabrit, interprète officiel, a fait remercier les Autorités civiles et militaires de l'accueil chaleureux qui lui avait été fait dans cette belle Exposition, où il avait pu admirer toutes les merveilles de la production métropolitaine, des colonies et du Maroc.

Les femmes du Sultan sont venues quelques jours après, dans la soirée, de 22 heures à 21 heures, pour visiter aussi les pavillons. A cette occasion, il ne restait plus un seul homme à l'Exposition : tous les gardiens avaient été remplacés par des dames ou demoiselles qui avaient bien voulu prêter leur concours.

C'est le lendemain, 21 septembre, que S. M. le Sultan s'est rendue à la prière dans la grande mosquée, avec tout l'apparat pompeux musulman.

Dès onze heures du matin, les territoriaux et les troupes noires occupaient leurs positions respectives et formaient la haie à droite et à gauche des rues à parcourir.

La place d'Armes était noire de monde, c'est de la terrasse de l'Automobile-Club-que j'ai assisté au défilé du cortège.

En tête, est arrivé d'abord le commissaire central de Casablanca, monté sur un beau cheval blanc qu'il faisait caracolier devant le public : venaient ensuite quelques agents cyclistes.

Suivaient après dans l'ordre : la clique de la Garde noire à cheval, jouant des marches entraînantes ; MM. le capitaine Quelin et lieutenant Hugo, commandants la garde du Palais ; immédiatement derrière eux, les fanions vert et rouge ; les grands chefs marocains montés sur de superbes chevaux garnis de selles et brides dorées plus belles les unes que les autres.

Le carrosse de gala du Sultan dont les chevaux étaient tenus en mains par deux serviteurs ;

La musique du Palais avec ses costumes bariolés ;

Les chevaux préférés du Sultan avec harnachements luxueux, conduits par des esclaves ;

Après, précédé du maître des cérémonies, le caïd Méchouar, le Sultan monté sur un superbe cheval richement harnaché, entouré d'une foule d'esclaves agitant les bâtons où sont fixés des morceaux de tissus blancs pour chasser les mouches, tandis qu'un haut dignitaire portait religieusement le parasol grenat ;

Derrière, et toujours à cheval, les vizirs et les grands caïds ;

Puis, les deux fils aînés, Moulay Hassan et Moulay Driss, montés sur deux superbes mules ; les deux plus jeunes suivaient ensuite en automobile ;

Enfin, les chefs indigènes, les anciens serviteurs, etc., etc., ainsi que la Garde noire à cheval qui fermait la marche.

Sur tout le parcours jusqu'à la mosquée, c'était la foule immense et recueillie qui se pressait contre les haies des troupes pour mieux voir le sultan et sa suite.

Le spectacle était réellement imposant et méritait d'être vu.

Le retour de la mosquée s'est fait avec le même cérémonial, les indigènes l'accompagnant tant qu'il n'est pas rendu à la villa Ben-Kiran qui lui sert de résidence pendant ses séjours à Casablanca.

MESSIEURS,

Après vous avoir entretenu des cérémonies intéressantes que j'ai vues pendant mon séjour à Casablanca, je vais vous dire quelques mots des conférences faites à l'Exposition par des personnalités du Maroc, dans une salle spécialement aménagée à cet effet.

Ces conférences étaient presque toutes sous la présidence effective du résident général qui se faisait un devoir d'y assister.

Elles étaient suivies par un public nombreux et choisi qui ne ménageait pas les applaudissements aux conférenciers,

Je dois ajouter que ces derniers ont traité toutes les questions, intéressant l'avenir du Protectorat en orateurs de talent et avec la foi patriotique de tous les bons Français.

Parmi ces conférences, je citerai celles qui ont été faites pendant les premiers jours après l'ouverture de l'Exposition :

Conférence de M. de Tarde, secrétaire général du Protectorat, sur L'action du Protectorat pendant la guerre ;

Conférence de M. Lurel, directeur du Contrôle de la Dette, Mission en France. au sujet de l'Exposition de Casablanca ;

Conférence de M. Gaillard, l'Histoire et l'organisation du Protectorat, sa politique indigène ;

Conférence de M. Wilms, rédacteur en chef de la *Vigie marocaine*, Deux années de vie au Maroc ;

Conférence de M. Berge, premier président au Tribunal de Casablanca, La Justice française au Maroc ;

Conférence de M. Chailley, président de l'Union coloniale, Politique coloniale de la France ;

Conférence de M. le lieutenant-colonel Berriau, directeur du Service des Renseignements, Les étapes de la conquête marocaine au Maroc.

La série s'est continuée, après mon départ du Maroc et nul doute à ce que toutes ces conférences aient toujours été suivies, les sujets traités, tous d'actualité, devant montrer l'oeuvre réalisée pendant quelques années par le général Lyautey, malgré toutes les difficultés que lui avaient suscitées les intrigues des Allemands installés dans le Protectorat.

Voyages dans l'intérieur

Les meilleures époques pour voyager dans l'intérieur du Maroc sont d'avril à juin, au moment où la récolte est sur pied ; on peut aussi voyager de septembre à octobre, les mois de juillet et août étant trop chauds ; cette année, Marrakech et Fez ont eu des températures de 50° à l'ombre au mois de juillet.

Il n'y a, en ce moment, que quelques routes carrossables qui viennent d'être finies. Les voyages se font ordinairement à cheval sur les pistes où peuvent circuler aussi les automobiles.

C'est en automobile, accompagné de M. de Mazières, dont j'ai pu apprécier tout le concours qu'il m'a prêté dans cette circonstance, que j'ai fait l'excursion aux différentes régions dont je vais donner la description.

Mon premier voyage, moitié sur route carrossable, moitié sur piste, a été fait à Rabat, où je m'étais rendu, en arrivant au Maroc, pour voir M. le résident général. C'est comme vice-président de la Chambre de commerce d'Alger, accrédité par notre assemblée, que je me suis présenté. J'ai fait connaître au général Lyautey que j'avais tenu, au nom des chambres de commerce de l'Algérie et des autres groupements commerciaux, à venir le saluer à Rabat, aussitôt après en avoir débarqué sur la terre marocaine.

Je lui ai exposé les efforts faits par les trois départements algériens pour venir présenter leurs produits à l'Exposition de Casablanca.

Le Général, dans notre entretien sur les questions intéressant l'Algérie et le Maroc, a été très aimable pour les assemblées algériennes et m'a prié de les remercier d'avoir voulu participer à la grande manifestation économique ouverte exclusivement aux produits de la Métropole et de nos Colonies.

Voyage de Casablanca à Rabat, Knitra [Kénitra], Meknès et Fez

À 25 kilomètres environ au nord-est de Casablanca et à 65 kilomètres de Rabat, se trouve, un peu à gauche de la route, le port de Fédala.

La baie est située entre l'embouchure de l'oued Nefifik, à l'est de l'oued Mellah à l'ouest.

Elle est abritée par un promontoire rocheux qui a été relié à la terre, par une digue maçonnée.

La Compagnie franco-marocaine de Fédala (société au capital de six millions), munie d'une autorisation des pouvoirs publics, entreprit d'exécuter, à ses risques et périls, les travaux suivants, strictement nécessaires pour l'aménagement de la baie :

- 1° Construction de deux digues pour la fermeture des passes entre les îlots;
- 2° dragage d'un petit port à barques à la cote — 2 m. 50 ;
- 3° Construction de hangars et d'un appontement sur 160 mètres de longueur.

C'est surtout les marchandises reçues par l'Autorité militaire qui sont débarquées au port de Fédala.

À la suite des premiers résultats obtenus, la société fit une demande de concession d'exploitation du port ; cette concession fut approuvée par Dahir du 12 mai 1914 et la société filiale fut constituée à Paris, le 1^{er} juillet de la même année, au capital de 3.600.000 francs, sous le titre de Compagnie du Port de Fédala.

Ce port, depuis cette époque, est ouvert au commerce international. Il reçoit assez de navires et, notamment, ceux de la Compagnie Paquet.

Un lotissement très important, dans un terrain plat, à côté du port, permettra, dans l'avenir, de créer une petite ville.

La société a fait venir l'eau douce en abondance par une canalisation de 1.500 mètres de longueur pour la distribution de l'eau aux navires et aux employés du port.

Fédala est aussi un port de pêche très renommé et les Portugais y viennent, tous ans, y faire leurs opérations pendant quelques mois,

Les travaux d'amélioration prévus actuellement sont les suivants :

- 1° Le prolongement de la jetée reliant les deux îlots sur une longueur de 600 mètres ;
- 2° Un bassin à barques et bassin annexe ;
- 3° Trois appontements d'une longueur totale de 600 mètres ;
- 4° Un wharf de 250 mètres.

Il y a déjà sur les terre-pleins un atelier de réparations et, pour le service du port, un matériel complet d'aconage, grues, chalands, barques, remorqueurs, etc., etc..

Si ce n'était l'ensablement qui se renouvelle constamment. et dont les travaux pour s'en défendre coûtent fort cher, le port de Fédala serait un des plus abrités et des plus commodes des ports de l'Océan. Ce port continue néanmoins à être fréquenté par les navires. Tous les travaux exécutés par la société sont sous la surveillance des Travaux publics du Protectorat qui ont la haute main sur toutes les opérations de la société concessionnaire.

Rabat

Rabat, siège actuel de la résidence, est une ville de 2.000 à 3.000 Européens et d'environ 50.000 indigènes. Elle est placée sur la rive gauche et à l'embouchure de l'oued Bou-Regreg. Vis-à-vis de Rabat, sur la rive droite du même oued, se trouve la ville de Salé, où habitent quelques Européens et 15.000 indigènes.

Une route carrossable vient d'être ouverte à la circulation de Casablanca à Rabat.

Entre Rabat et Salé, la traversée de l'oued, se fait par un bac à taxes déterminées. Une voiture automobile paie quatre francs, quel que soit le nombre de personnes qu'elle transporte,

Le chemin de fer militaire, qui est terminé entre Casablanca et Fez, a une rupture de charge entre les gares de Rabat et de Salé, par suite de l'oued Bou-Regreg qui a 800 mètres de largeur environ et où il aurait fallu faire une très forte dépense pour y établir un pont ou passerelle pouvant supporter le passage des trains.

La visite de la ville est intéressante. Du sémaphore, placé en face la barre de l'oued Bou-Regreg, on la domine et on y jouit d'un panorama magnifique.

Un grand boulevard, sur lequel se trouvent les hôtels, les grands cafés, les brasseries, etc., etc., a été ouvert et l'on y rencontre, tous les soirs, la meilleure société de la ville.

Du côté sud, près de la gare du chemin de fer militaire, se crée un nouveau quartier qui sera le quartier de la Voie ferrée. Celui du nouveau boulevard sera le quartier de la gare maritime.

Le programme des Travaux publics comporte, pour le port, la construction de quais accostables avec terre-pleins; ces travaux, qui s'élèvent de 7 à 8 millions, sont déjà avancés ; ils ont été confiés à l'entreprise de l'Omnium d'entreprises au Maroc, dont le siège social est à Paris. On commence aussi les travaux d'un boulevard de corniche longeant le Bou-Regreg, qui dominera le fleuve et qui sera un lieu de promenade des plus attrayants et des plus pittoresques.

Un réseau d'égouts très importants a été exécuté ; il sera terminé lorsque les grandes artères seront ouvertes.

Un projet d'alimentation de la ville en eau potable, s'élevant à plusieurs millions, a été étudié et les demandeurs en concession ont fait leurs propositions sur lesquelles il n'avait pas été pris de décision fin septembre dernier.

La ville est bien tenue, elle est entourée de jardins et de plantations d'arbres qui manquent dans beaucoup d'autres endroits du Maroc.

Rabat est aussi la résidence actuelle du Sultan, dont le Palais, au sud de la ville, occupe un emplacement de plusieurs hectares.

De Salé on se rend à Médhia, en suivant une piste sablonneuse qui longe la mer à une distance d'environ 2 kilomètres.

Médhia est une petite ville située à l'embouchure et sur la rive gauche de l'oued Sebou ; elle est à 31 kilomètres de Rabat.

Sur la hauteur de la colline, rive gauche, se trouve un sémaphore pour indiquer l'embouchure du fleuve et sa barre.

De Médhia à Knitra, la distance est de 8 kilomètres environ.

Knitra, ville européenne, située sur l'oued Sebou, rive gauche, est bâtie sur des dunes, dont le sable, les jours de vent, se répand même dans les immeubles les mieux fermés.

Une ancienne kasbah, située près du fleuve, sert de caserne aux militaires surveillant les prisonniers, allemands occupés à des travaux de route et d'amélioration des chemins d'accès au port.

À mon avis, ce centre de Knitra, qui sera la tête des deux lignes de chemins de fer prévues, l'une sur la rive gauche et l'autre sur la rive droite du Sebou, deviendra très important dans un avenir peu éloigné. Il s'est, d'ailleurs, créé des sociétés qui ont acheté des terrains pour les lotir et les revendre au fur et à mesure des besoins.

On constate tous les jours de nouvelles maisons qui sortent de terre, malgré les difficultés de l'heure présente.

L'Administration a cherché à dévier sur Knitra une partie du trafic des autres ports. Il a même été décidé, par le gouvernement du protectorat, de vendre aux indigènes à Knitra, très bon marché, des terrains, afin qu'ils puissent y construire des magasins et y entreposer leurs marchandises. Ce centre commerçant indigène que l'on veut créer fera énormément du bien à cette région, qui, dans quelques années, se sera développée et assurera un trafic intense aux lignes de chemins de fer et aux bateaux de 1.000 à 1.500 tonnes qui remontent le fleuve jusqu'à Knitra.

Ces bateaux apportent actuellement toutes sortes de marchandises et matériel. Nous y avons vu débarquer six cylindres à vapeur, destinés à un entrepreneur pour le cylindrage des routes en construction aux environs de Fez et de Meknès, ainsi qu'une grande quantité de voie Decauville.

À partir de Knitra, des remorqueurs traînant des chalands plats, appartenant à l'Omnium d'entreprises au Maroc, remontent le fleuve jusqu'à Méchera-ben-Ksiri, centre aussi très important, appelé à un grand avenir, et situé à 80 kilomètres du premier.

Cette société transporte une moyenne de 300 tonnes de marchandises par mois de Knitra à Fez, avec transbordement à Méchéra-ben-Ksiri et transport de ce point à Fez à dos de chameaux. Les prix sont de 300 francs la tonne pour les transports civils et de 280 francs la tonne pour les transports militaires.

Beaucoup d'autres marchandises partent directement à dos de chameaux ou par charrettes de Knitra à Meknès et Fez.

Nous avons parcouru toute cette région de l'oued Sebou qui est une des plus fertiles du Maroc et il est certain que lorsque les chemins de fer seront construits et les quais de Knitra augmentés, les centres existants se développeront et il s'en créera d'autres qui lui assureront une très grande prospérité.

De Knitra, on peut se rendre à Féz par la piste de Petitjean ou bien par celle de Darbel-Hamri et Meknès qui suit à peu près la ligne du chemin de fer militaire, sauf à quelques passages où cette ligne s'est écartée de la piste par suite des dunes de sable et de certains points marécageux.

Meknès, une des quatre résidences du sultan du Maroc, est une ville de 30.000 habitants. Il y a actuellement une colonie d'Européens pour les travaux de la route en construction, quelques fournisseurs de la troupe et le personnel des études de la Compagnie franco-espagnole du Tanger-Fez. Le camp militaire se trouve à un kilomètre environ à l'est de la ville, avant la traversée de l'oued Bou-Fékrane, du côté de Fez.

Petitjean ou Sidi-Kacem se trouve à l'extrémité de la gorge de l'oued Rdom, côté Knitra, rivière que doit suivre le tracé du chemin de fer de Tanger à Fez. Ancien camp français avec cimetière, il domine la plaine du Sebou. Les pistes de Petitjean à Meknès et celle de Petitjean à Fez, par le col de Segotta, bifurquent à quelques kilomètres de ce centre.

La distance de Fez à Petitjean est d'environ 85 kilomètres et celle de Fez à Meknès est de 60 kilomètres.

Fez a 100.000 habitants indigènes ; il y a actuellement très peu d'Européens et les logements y font défaut.

Capitale du Maroc, elle est, ainsi que Marrakech, une ville très importante ; la principale résidence du Sultan était à Fez, qui se compose de deux villes. La plus ancienne, Fez-Bali, a été fondée par Moulay Ydriss au IX^e siècle. C'est la ville religieuse et commerçante, elle possède de nombreuses mosquées, dont celle de Moulay Ydriss, la plus vénérée, et celle d'El-Kairouayne, mosquée universitaire. Le commerce y est très intense et est réparti dans une multitude de souks, de fondouks, de rues, qui forment un dédale inextricable et où il est difficile de se reconnaître pour le voyageur qui vient pour la première fois à Fez.

Fez-Bali est arrosée par l'oued Fes, Toued Zitoun et l'oued Bou-Farhane qui lui donnent l'eau d'alimentation et l'eau de chasse des égouts.

La seconde ville, Fez-Djedid, est une ville Magzhen aristocratique, occupée exclusivement par le Palais du Sultan. Elle a des grands jardins, bâtiments administratifs et, enfin, le Mellah, quartier juif, qui s'y était mis sous la protection immédiate du Sultan, par crainte des pillages qui se produisaient quand même, avant notre conquête, à époque déterminée. La ville fut fondée au XIII^e siècle.

Fez-Bali et Fez-Djedid sont séparées par le grand Méchouar, esplanade des réceptions, des parades du Sultan, que l'on visite encore actuellement.

Le camp militaire est au sud de la ville, à trois kilomètres environ, à Dar-Sidi Dbirarh. La ville européenne se développe vers l'ouest, du côté de la gare du chemin de fer militaire. On peut faire en voiture, extérieurement, une partie du tour de la ville et, de certaines hauteurs où on la domine, on jouit d'un panorama magnifique.

Le Palais de la Résidence, avec des grands jardins, pavillons, et l'eau en abondance, se trouve situé près du Palais du Sultan : il est très riche et mérite d'être vu.

Le Palais d'El-Glaoui, ancien Sultan, que nous avons pu visiter, est aussi très intéressant.

Nous avons parcouru, tout d'abord, la cour des favorites avec quatre grandes chambres dont les portes, en bois de cèdre, sont sculptées richement ; les intérieurs ont des anciennes mosaïques rares et cabinets y attenants. Une cinquième chambre, bien plus vaste, celle du Sultan, a des portes très grandes, qui sont aussi richement sculptées. Une belle véranda fait le tour de la cour dans le milieu de laquelle existe un grand jardin avec trois jets d'eau qui fonctionnent toujours.

Une terrasse du troisième étage domine Fez, ; la vue de la ville, de cette terrasse, est unique. L'ensemble des maisons toutes blanches et les petites ruelles qui se dessinent lui donnent un aspect incomparable et très riche.

Nous avons pu visiter aussi, du Palais du Sultan, la cour du grand Méchouar et la ménagerie dans laquelle se trouvent encore deux lions, trois lionnes, une panthère, un aigle, etc., etc. Cette ménagerie contourne une grande cour de 100 mètres sur 100 mètres avec au moins quarante cases grillées où sont toutes les bêtes féroces.

Au milieu de la cour existe un pavillon grillé et vitré d'où le Sultan pouvait voir les bêtes quand on les laissait en liberté. On ne rentre plus dans le Palais où sont les vieilles favorites, ces dernières s'étant plaintes des visites trop nombreuses qui y étaient faites depuis quelque temps.

Voyage au Tadla et à Marrakech par El-Boroudj et Settât.

De Casablanca à Médiouna, la distance est de 19 kilomètres, la route est empierrée et à un profil très mouvementé.

À Médiouna se trouve une ancienne kasba où sont logés actuellement des prisonniers allemands gardés par des territoriaux du Midi de la France.

De Médiouna à Boucheron, on suit une piste sur un terrain à peu près plat sur 35 kilomètres. C'est la Chaouïa en plein que l'on traverse.

De Boucheron à la Kasba-ben-Ahmed, la piste traverse des mamelons rocheux qui se succèdent les uns les autres avec des dépressions assez fortes.

Elle passe à l'oued Zem où se trouve un camp de troisième ligne ; à Boujael, où est installé celui de deuxième ligne, et, enfin, elle aboutit à la Kasba Tadla où est le camp de concentration de première ligne.

Cette Kasba, très ancienne, tombe à peu près en ruines ; elle a été occupée en mai 1913. Les services militaires sont répartis dans la Kasba et dans le camp situé à 300 mètres au nord.

Le village marocain, assez important, se trouve au pied et au sud.

Au pied de la kasba passe l'Oum-er-Rbia, rivière importante, dont le lit est très encaissé et rocailleux, ayant encore beaucoup d'eau au mois de septembre au moment où l'étiage est des plus bas.

Sur l'autre rive, en face de la kasba, sont des silos, nombreux. Le pays est très fertile jusqu'au pied de l'Atlas ; il n'est pas encore pacifié, mais il est reconnu par l'Autorité militaire ; il donne, paraît-il, des récoltes très belles.

Il en est de même de Tadla à Khénitra où le service des renseignements estime que la distance est de 60 kilomètres environ par la rive gauche de l'Oum-er-Rbia,

De la Kasba à Tadla à El-Boroudj et Settât, c'est encore sur une piste que ce parcours doit être fait ; on traverse les régions de Souk-el-Arba, Souk-el-Krémis [Souk-el-Khémis], où les terres sont de premier ordre, mais il n'y a malheureusement pas de sources ; on y rencontre de nombreux puits où s'alimentent les agglomérations d'indigènes et les bêtes.

De Souk-el-Krémis, où se tient toutes les semaines un marché très important, une piste se dirige encore vers l'Oued-er-Rbia que l'on traverse en bac pour se rendre à un autre camp de première ligne qui se trouve à 500 mètres environ de la rivière, sur la rive gauche.

La piste jusqu'à El-Boroudj se continue à partir de Souk-el-Krémis. La nature du terrain dans cette région est propice à la culture des céréales, sauf pour une partie du parcours où les terres sont caillouteuses et très sèches ; on y rencontre d'ailleurs très peu d'indigènes. À El-Boroudj, centre assez important, se trouvent des gîtes de phosphates, des sondages ont été faits, un peu partout et les analyses ont donné des résultats satisfaisants.

El-Boroudj et Settât, c'est-à-dire sur 75 kilomètres, la moitié du parcours est faite sur un terrain rocailleux et les terres ne sont labourées que dans les dépressions.

En arrivant vers Settât, le terrain devient meilleur et on retrouve des tentes et gourbis indigènes avec des nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

Settât est une petite ville de 4.000 habitants, dont 200 à 300 Européens et 500 Israélites.

Elle se trouve dans le fond d'une vallée avec des jardins et vergers au nord et au sud sur les bords de l'oued.

L'eau y est abondante, mais, comme dans tout le Maroc, elle est un peu saumâtre ; on la boit quand même, faute d'en avoir d'autre.

Settât se trouve sur la route de Casablanca à Marrakech, par Médiouna, Ber-Réhid.

Entre Médiouna, Ber-Rehid et Settât, la route est à peu près terminée ; elle traverse un terrain plat, sauf sur les 10 kilomètres environ avant d'arriver à cette dernière ville. Le tracé suit, à peu de chose près, celui de l'ancienne piste et a été étudié comme profil en long plutôt pour une ligne de chemin de fer que pour une route. Cette constatation a été faite d'un bout à l'autre de la nouvelle route en construction et même sur d'autres.

Au lieu de se développer avec un tracé à flanc de coteau, on a coupé droit par des tranchées profondes et des remblais assez hauts pour avoir une pente uniforme. Des longs alignements et des courbes de grand rayon permettraient certainement, peut-être avec quelques légères modifications, d'établir la voie (superstructure) du chemin de fer sur un des accotements de la route.

De Settât à Méchera-ben-Abbou, le profil du terrain est à peu près horizontal, sauf sur les douze derniers kilomètres où les mamelons se succèdent avec d'assez fortes dépressions, ce qui a occasionné quelques difficultés pour le tracé de la route dont les chantiers sont actuellement en pleine activité.

À Méchera-ben-Abbou on traverse, sur un pont suspendu (système Gisclard) à péage, l'Oum-er-Rbia, rivière assez forte même en été, rivière que nous avons déjà trouvée au Tadla.

De Méchera-ben-Abbou à Ben-Guérir, la route est établie sur un sol rocailleux et très mouvementé au début. Sur une quinzaine de kilomètres, le tracé est difficile.

Le profil est régulier plus loin, jusqu'à après Sidi-Abdallah ; il devient accidenté à nouveau encore sur une quinzaine de kilomètres et redevient normal en arrivant à Ben-Guérir.

Le sol, dans cette région, est rocailleux et ne peut servir que pour les pâturages, à condition que les années soient pluvieuses. Le manque d'eau se fait sentir un peu partout.

De Ben-Guérir à Marrakech, la piste est sur un sol pierreux à profil plat sur quarante kilomètres environ. Sur les trente kilomètres qui restent, elle traverse une région accidentée, rocheuse et difficile, surtout au passage resserré du col de Djebilet.

En arrivant à Marrakech, le terrain devient sablonneux et la piste est assez dure pour les automobiles. On traverse l'oued Tensiff sur un pont Maghsen assez long.

Actuellement, la route de Settât à Marrakech est en pleine construction, les chantiers, composés chacun de plusieurs centaines d'ouvriers, se succèdent les uns les autres et l'ensemble de tous les travailleurs s'élève certainement à plus de dix mille.

Un matériel important de voie Decauville, camions automobiles, charrettes tunisiennes, tombereaux, baquets, etc., etc. circule tout le long et donne à cette région,

un peu désertée, du mouvement, mais détériorent la piste qu'est, sur certains points, presque impraticable.

Marrakech est une ville très importante entourée de murailles ; sa population se compose de 1.500 à 2.000 Européens et de 100.000 indigènes.

Une ville européenne est en voie de création en dehors de la ville indigène, en allant vers le Guéliz, îlot rocheux où sont installées les défenses pour le cas où la ville indigène viendrait à se révolter. Au pied de ce monticule se trouve le camp militaire.

Un réseau de grandes rues et de boulevards est déjà très avancé et on ne tardera pas à pouvoir circuler dans toutes ces artères qui faciliteront l'accès de la nouvelle ville dont les pistes sont impraticables à cause de la poussière en été et de la boue en hiver.

Une vaste palmeraie, de grands jardins plantés d'arbres fruitiers de toutes sortes : orangers, pêcheurs, pommiers, poiriers, oliviers, grenadiers, etc., le tout arrosé par de l'eau abondante, donne à l'ensemble un aspect agréable, surtout après le voyage de Casablanca à Marrakech, où l'on ne trouve, sauf à Settât, aucun arbuste.

Marrakech est le centre politique et commercial du Sud ; les indigènes de la montagne y viennent pour y vendre leurs produits et s'y amuser, ce qui ne les empêche pas de faire, après, le coup de feu contre nous.

Sur la place de France, se donnent rendez-vous les charlatans, les lutteurs, les parleurs et plusieurs milliers d'indigènes y sont entassés et y circulent du matin au soir.

Les souks sont aussi très intéressants à visiter : toutes les petites ruelles ont leurs ouvriers par catégories de métiers et vendeurs par catégories de marchandises. On y rencontre des maréchaux ferrants, marchands de figues et de fruits secs, vendeurs de soieries, babouches, bijoux, articles de bijouterie, poignards, porcelaines, etc., etc.. C'est, en un mot, la ville, la plus mouvementée que l'on rencontre au Maroc,

Les jardins du Sultan, que le Service de l'Agriculture exploite, sont plantés en arbres de toutes sortes. Deux grands réservoirs de 200 mètres environ de longueur, 200 mètres de largeur et 5 mètres de hauteur servent à emmagasiner l'eau pour l'arrosage.

La ville, avant la conquête, était sale et mal tenue, les environs sont couverts de tas de fumier qui y étaient mis en dépôt depuis des siècles. Les murs d'enceinte et les portes ont une couleur rougeâtre qui l'a fait appeler la ville rouge.

La poussière ne manque pas à Marrakech en été, elle se répand sur la ville et elle est la cause de nombreuses maladies.

De Marrakech on aperçoit les chaînes de l'Atlas, montagnes dont certains pics, à plus de 4.000 mètres de hauteur, sont toujours couverts de neige. C'est de ces montagnes que viennent les eaux d'alimentation et d'arrosage.

La route d'Agadir les traverse et suit des terrains fertiles pendant une partie du parcours et arides dans d'autres.

La Résidence, appelée Bahïa, est un ancien palais de toute beauté avec cours intérieures, jardins, portes sculptées, mosaïques de style marocain ; les appartements vastes et luxueux servent au général Lyautey et à sa suite lorsqu'il vient à Marrakech,

Un autre réseau de routes et boulevards, avec un grand lotissement de terrains, est aussi tracé en dehors de la ville, du côté opposé au Guélif en allant vers El-Tleta et Oued-Oueslam.

Plusieurs pistes partent encore de Marrakech et se dirigent sur Mogador, Safi et Mazagan.

Le long du littoral se trouvent les pistes de Casablanca à Mazagan, par Azeminour ; de Mazagan à Safi, par Kasba-Oualidia ; de Safi à Mogador et de Safi à Agadir.

Les Transports terrestres.

Les transports des voyageurs-au Maroc se font en automobiles et sont très chers. Il faut compter, au minimum, 2 francs par kilomètre pour ceux faits sur piste avec une machine en location.

Les transports de marchandises s'effectuent par charrettes ou à dos de chameaux. Ces prix sont très variables, ils sont de 1 francs à 2 francs la tonne kilométrique suivant les distances à parcourir, et suivant l'état des pistes.

Les camions automobiles ont commencé à circuler sur certaines pistes et les tarifs ont un peu diminué.

L'Autorité fait ses transports par les chemins de fer militaires. Ceux du Maroc occidental sont, depuis quelque temps, dans une certaine mesure, ouverts au transport civil ; une instruction résidentielle du 1^{er} janvier 1915 en règle les conditions.

Le premier de ces chemins de fer, à la voie de 0 m. 60, part de Casablanca, gare côté Est, et se dirige vers Rabat où il a une rupture de charge à cause du passage difficilement franchissable de l'oued Bou-Regreg.

Il repart de Salé sur Knitra, Dar-bel-Hamri, Mekns et Fez.

Le deuxième part de Casablanca, gare côté Sud, se dirige vers Ber-Réhid, El Djana, Méchéra-ben-Laouane et Marrakech ; il manque actuellement 145 kilomètres à construire pour qu'il atteigne cette dernière ville.

Transports maritimes.

Le port de Casablanca est desservi de Marseille par la Compagnie Paquet et par la Compagnie Transatlantique du port de Bordeaux.

Le port d'Oran était desservi, toutes les semaines, par la Compagnie Paquet ; les départs avaient lieu d'Oran sur Casablanca, avec escale, à Tanger, les 1^{er}, 9, 16 et 24 de chaque mois; le même bateau assurait le retour de Casablanca, Tanger, Oran.

Depuis environ un mois, il n'y a plus que trois départs laissés à la bonne disposition de la Compagnie. Comme ce service n'est pas subventionné, la Compagnie Paquet peut supprimer ou modifier ses services suivant son bon vouloir.

Cette manière d'opérer est très préjudiciable aux relations entre l'Algérie et le Maroc et vice-versa, et il y aura lieu, après la guerre, pour les deux pays, de s'entendre afin d'y remédier et avoir des services réguliers sur lesquels on puisse compter.

Les ports de Knitra, Rabat, Fédala, Mazagan, Mogador et Safi sont visités par des navires de diverses nationalités alliées et neutres qui y opèrent.

Des travaux d'aménagement sont actuellement exécutés à tous ces ports afin d'y faciliter les opérations d'embarquement et de débarquement.

Les frets des marchandises sont à la merci des Compagnies qui font ressortir les difficultés de manutention, ainsi que celles afférentes à l'aconage.

Banques.

Casablanca et toutes les autres grandes villes du Maroc ont des succursales des diverses banques dont les principales sont :

- La Banque d'État du Maroc ;
- La Banque algéro-tunisienne ;
- La Compagnie Algérienne ;
- Le Crédit foncier et agricole d'Algérie;
- La Société Générale;
- La Banque commerciale et transatlantique ;
- Le Crédit marocain.

Ces établissements font des prêts hypothécaires, ouvrent des crédits en compte courant et des crédits de campagne. Les taux sont très élevés et atteignent quelquefois, dans certaines banques, 10 p. 100.

La monnaie française est de plus en plus employée et actuellement ni la monnaie divisionnaire, ni la monnaie de billon ne fait défaut. Partout, aussi bien, dans les grandes villes que dans l'intérieur, cette monnaie est en abondance et permet de faire

face, sans aucune difficulté, à toutes les transactions commerciales. La monnaie marocaine ou hasani est encore acceptée à la poste, à la douane et au monopole des tabacs ; elle perd actuellement 25 p. 100 sur la monnaie française,

On ne se sert au Maroc des billets de la Banque de l'Algérie.

Agriculture.

Les régions du Maroc sont plus ou moins, comme en Algérie, favorables à l'agriculture,

Nous citerons:

1° La Chaouïa, qui exporte ses produits par les ports de Casablanca et Fédala.

Cette région se développe tous les jours. On y cultive le blé, l'orge, le maïs, et les fèves, les pois chiches, les lentilles, le lin, le chanvre, etc., etc..

Comme arbres fruitiers, dans certains points seulement, on y trouve des figuiers, des grenadiers, des orangers, mandariniers et abricotiers.

Quelques sources jaillissent dans la Chaouïa ; on y rencontre dans le voisinage des troupeaux de bœufs de bonne race. Sur d'autres centres, les terrains sont secs, il a fallu y faire des puits qui servent à l'alimentation des personnes et des nombreux troupeaux de moutons que l'on y élève.

Les Marocains de cette région ont eux aussi de superbes chevaux de race, des mulets et des chameaux.

Ceux-ci sont très nombreux et l'on s'en sert sur les pistes pour les transports agricoles et commerciaux.

Quelques Européens ont créé des fermes assez importantes, parmi lesquelles il y a lieu de citer la ferme Bourotte, située en pleine Chaouïa, et à 20 kilomètres environ de Médiouna ; la ferme de Perriquet, à Ber-Réhid, plantée de 40 hectares de vignes en rapport ; les fermes des Allemands, dont le gérant séquestre est M. [Debonno](#), que nous avons tous connu à Boufarik ;

2° La vallée du Sebou, dont le débouché est Knitra, Rabat, Salé, Meknès et Fez, est la plus importante et sera la plus productive des régions au point de vue agricole.

C'est une vaste plaine d'alluvion traversée par le Sebou et d'autres ravins ; elle a toute sa surface cultivable, sauf quelques points recouverts de dunes de sable. À notre avis, cette vaste plaine, jouissant d'un climat tempéré à cause du voisinage de l'océan, sera, en céréales, le grenier du Maroc. La vigne y vient bien et les plantations que l'on a faites aux environs de Knitra y sont très belles.

Des troupeaux de bœufs et de moutons de forte race en feront aussi une région d'élevage et y amèneront la prospérité. Quelques colons européens, venant d'Algérie, sont installés à Knitra, Méchéra-ben-Ksiri et Dar-bel-Hamri.

Dans la plaine, vers Petitjean, on trouve, isolée, la ferme Deros où l'on exploite en céréales une surface d'un millier d'hectares ;

La région de Doukkala (Mazagan, Azzemmoun) qui est moins fertile que les précédentes ;

4° L'Abda (Safi), qui a des terres dans les mêmes conditions que la région de Doukkala ;

5° La région de Marrakech, dont certaines surfaces au pied de l'Atlas sont en bonnes terres, mais malheureusement par trop isolées pour être habitées par des colons européens.

L'exploitation en céréales des terres se fait actuellement au Maroc par l'association agricole avec les indigènes, comme cela se fait, en Algérie, dans le département de Constantine ; les contrats ne sont, en général, établis que pour un an.

Les Marocains sont des travailleurs et s'assimilent facilement à ce que font les Européens ; ils sont prudents dans leurs opérations, savent se donner du superflu, et achètent tout l'outillage nécessaire à une bonne exploitation des terres.

Je me suis laissé dire que le colon français ne résistera pas à la concurrence du producteur marocain ; je ne le pense pas et je crois qu'au contraire, dans certaines régions, il y a à faire pour le premier, qui développera et améliorera sa situation par des plantations de vigne à grand rendement que ne feront jamais les Marocains.

Les régions de Rabat à Knitra et de Meknès possèdent des forêts dont la plus importante est celle de la Mamora, où l'on trouve le cèdre, le chêne-liège, le thuya, le noyer, etc.

Les indigènes ont dévasté ces forêts qui sont maintenant-surveillées par des gardes et soumises à une législation spéciale et rigoureuse.

Commerce.

Le commerce d'importation au Maroc est assez important ; les principaux produits sont : le sucre, les cotonnades, le thé, les bougies, les semoules, le savon, les épices, la quincaillerie. les produits alimentaires, boîtes de conserves, matériaux de construction, etc., etc.

Le commerce d'exportation s'opère sur les animaux vivants (bœufs, porcs, moutons, volailles).

Les produits du pays — céréales, peaux, laines, huiles d'olives, déchets divers — étaient achetés, avant la guerre, par les Allemands et exportés sur le port de Hambourg.

Actuellement, les Allemands n'envoyant plus leurs articles, ce sont les Anglais qui s'emparent du marché marocain. Ils ont entreposé, au port franc de Gibraltar, tous les produits d'importation au Maroc et leurs courtiers, qui visitent constamment les grandes villes, y expédient, sans retard, tous les produits par les différents ports du littoral.

Le commerce français, qui a installé, à Casablanca, des maisons, doit suivre de près le mouvement commercial et faire tous ses efforts pour prendre la clientèle, lui donner de la bonne marchandise, à des conditions avantageuses avec un bénéfice raisonnable et non avec des bénéfices énormes comme ceux que nous avons pu constater pour certains articles vendus à Casablanca.

L'Algérie doit prendre place dans le commerce d'importation du Maroc.

Nos vins, les huiles, les graines de semence, les semoules, les voitures de toutes sortes, les meubles, les norias y trouveront certainement toujours preneur à des conditions avantageuses.

Il y a lieu, néanmoins, pour favoriser le commerce, d'améliorer le service postal et de diminuer la taxe télégraphique qui est actuellement de quarante centimes par mot pour l'Algérie et de quarante-cinq centimes pour la Métropole.

Travaux publics.

Un programme de travaux publics très important est à exécuter sur des fonds d'emprunt :

1° Programme des chemins de fer à voie large

- a) Ligne de Casablanca à Rabat 90 km
- b) Ligne de Rabat à Knitra 40 km
- c) Ligne de Knitra à Petitjean 100 km
- d) Ligne de Knitra à Souk-el-Arba (point du Tanger-Fez) 100 km
- e) Ligne de Casablanca à Marrakech 250 km
- f) Ligne d'Oudjda à Fez 400 km
- Total 980 km

auxquels il y a lieu d'ajouter 320 kilomètres environ à construire par la Compagnie franco-espagnole de Tanger-Fez (zone française).

Soit en tout un total de : $980 + 320 = 1.300$ kilomètres.

2° Routes principales dont plusieurs sont e déjà commencées
et même terminées.

a) Route de Casablanca à Rabat	90 km	
b) Route de Petitjean à Méchéra-ben-Ksiri	100 km	
c) Route de Knitra à Méchéra-ben-Ksir.	80 km	
d) Route de Knitra à Souk-el-Ariba	100 km	
e) Route de Meknès à Méchéra-Sidi-Jabeur, par Dar-bel-Hamri	66 km	
f) Route de Petitjean à Fez par le col de Ségota	83 km	
g) Route de Casablanca à Marrakech	213 km	
h) Route de Mazagan à Marrakech	180 km	
i) Route de Mogador à Marrkech	191 km	
j) Route de Z.-Smouïne à Aïn- Tafelkeet	200 km	
Total	1.333 km	

3° Routes prévues au programme complémentaire.

a) Route du Tléla (point de la route de Smouïne, à Aïn-Tafelkeet) à El-Tléla (point sur la route de Mazagan à Marrakech)	80 km	
b) Route de Ber-Rechid à Boujad, par Kasba-ben-Ahmed	140 km	
c) Route de Rabat à Meknès, par Tiflet et Bataille	140 km	
d) Route d'Oudjda, Mérada, Taza, Fez	400 km	
Total	760 km	

4° Routes secondaires. — Réseaux de grande vicinalité

a) Route de Mazagan à Settât	83 km	
b) Route de Casablanca à Meaux, par Boulhaud	91 km	
c) Route de Settât, Boucheron, Boulhaud, Bou-Zanika	120 km	
d) Route de Médiouna à Boucheron	35 km	
e) Route de Rabat à Meaux	70 km	
f) Route de Sidi-Tahia à Méchéra-ben-Ksiri	45 km	
g) Route de Mazagan à Settât	108 km	
Total	552 km	

Comme l'on peut se rendre compte, le programme des Travaux publics, en dehors des travaux de port, est vaste au Maroc. Il y a, pour les entrepreneurs, beaucoup à faire, mais, malheureusement, malgré les difficultés de toutes sortes et les frais généraux très élevés provenant du manque de main-d'œuvre européenne, les rabais sont, dans bien des cas, exagérés et faits au détriment de l'ouvrier; qui est, comme en Algérie, dans certaines entreprises, exploité dans les cantines et les économats.

Presse.

Les principaux journaux du Maroc occidental sont :

À Casablanca :
La Vigie marocaine ;
La Presse marocaine ;
Le Progrès marocain.

À Rabat :
L'Écho du Maroc.

Ces journaux paraissent tous, les jours et, en dehors des dépêches télégraphiques sur tous les événements, ils donnent des articles très documentés, sur les questions économiques intéressant le Protectorat.

J'ai pu, pendant le temps que je suis resté à Casablanca, apprécier les rédacteurs de *la Presse* et de *la Vigie* et du *Progrès*, auquel je me fais un devoir de rendre hommage.

MESSIEURS,

j'en aurai terminé avec le Maroc, lorsque je vous aurai dit que les populations qui l'habitent, dans toutes la région pacifiée, nous sont favorables.

Leur esprit est maintenant avec nous et il est certain que le général Lyautey, avec sa volonté et son énergie, terminera la conquête pacifique par l'organisation du crédit, des grands travaux publics, chemins de fer, ports et routes.

Il ne m'appartient pas de parler ici du régime à appliquer, aux Marocains, leur mentalité n'est pas la même que celle des indigènes algériens. C'est à l'Administration, sur laquelle il y a lieu de compter, qu'incombe ce devoir.

Je dois ajouter qu'à Rabat, Marrakech, Meknès, Mogador, Mazagan et à Casablanca, le Résident général a créé des comités d'études économiques composés des personnes notables de ces villes et de certains chefs de service. Ces Comités se réunissent assez souvent pour examiner délies différentes questions qui intéressent le Maroc.

Les chambres de commerce de Rabat et de Casablanca, nommées aussi par le Résident général, s'occupent des mêmes questions et, plus particulièrement, de celles des ports.

Je ne voudrais pas clôturer mon compte rendu, fait peut-être un peu trop succinctement, sans adresser mes remerciements et ma reconnaissance profonde à M. le Résident général, le général Lyautey, à ses chefs de service, à ses attachés civils et militaires, aux ingénieurs des Travaux publics, à M. de Mazières, à la Presse, pour m'avoir facilité ma tâche à l'Exposition et dans le voyage d'études que j'ai fait à travers le Maroc, ce qui m'a permis de vous le faire connaître aujourd'hui.

Alger, le 20 octobre 1915.

J. TARTING

(Applaudissements).
